

2005

Le thème de la stigmatisation de la tradition à travers les angoisses d'un monde, roman de Pascal Raba F. Couloubaly

Minani, Léonidas

UB, FLSH

<https://repository.ub.edu.bi/handle/123456789/1801>

Téléchargé depuis le dépôt institutionnel officiel de l'Université du Burundi

UNIVERSITE DU BURUNDI

FACULTE DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES

DEPARTEMENT DE LANGUE ET LITTERATURE FRANCAISES

LE THEME DE LA STIGMATISATION DE LA TRADITION
A TRAVERS LES ANGOISSES D'UN MONDE, ROMAN DE
PASCAL BABA F. COULOUBALY

PAR

Léonidas MINANI

Sous la direction de :
Professeur Juvénal NGORWANUBUSA

*Mémoire présenté et défendu
publiquement en vue de l'obtention
du grade de Licencié en Langue et
Littérature Françaises.*

Bujumbura, Juin 2005

Dédicace

A mon cher regretté père René KADABANGANYA,
Qui trop tôt quitta cette terre pour l'immense logis,
A ma chère maman, initiatrice de mes premiers pas,
A mes frères et sœurs,
A vous chers amis et amies,
A vous qui en moi existez,
A vous qui luttez pour la dignité humaine,

Je dédie ce mémoire.

Remerciements.

L'esprit de reconnaissance nous pousse à remercier les personnes qui, directement ou indirectement ont contribué à l'élaboration de ce travail.

S'agissant de ceux qui nous ont directement aidé dans l'escalade de cette pente glissante, nous pensons prioritairement au professeur Juvénal NGOGWANUBUSA pour ses conseils qu'il n'a pas cessés de nous donner. Que ces quelques lignes soient l'expression de notre profonde gratitude à son égard.

Nos sincères remerciements vont aussi à l'endroit de tous les professeurs de la Faculté des Lettres et Sciences humaines en général, et du Département de Langue et Littérature Français en particulier. Qu'ils considèrent ce travail comme le résultat de leurs efforts conjugués.

A nos parents, premiers initiateurs de l'école de la vie, à nos enseignants du primaire et du secondaire qui ont servi de relais au rôle parental, nous disons merci.

Nous ne passons pas sous silence les personnes qui, de près ou de loin, nous ont aidé matériellement et/ ou moralement. Nous adressons particulièrement nos vifs remerciements respectivement à ma chère sœur Immaculée, à la famille FYIROKO, à Monsieur Apollinaire NIRAGIRA qui nous ont hébergés avant, pendant et après la période de préparation de ce travail. Qu'ils trouvent ici notre grande reconnaissance.

Nous ne pouvons pas clôturer cette page sans penser à nos familles, à nos amis et connaissances pour leur encouragement durant les moments cruciaux de ce travail.

Nous saisissons la même occasion pour remercier nos camarades étudiants en général et nos camarades de classe en particulier, pour leur esprit d'entraide mutuelle, leur sympathie et leur bon sens social.

A vous tous qui, d'une façon ou d'une autre, avez contribué à la réalisation de ce travail, nous adressons nos remerciements les plus profonds.

TABLE DES MATIERES

	Page
CHAPITRE O. INTRODUCTION GENERALE.....	1
O.1. Introduction.....	1
O.2. Choix, motivation et limite du sujet.....	5
O.3. Problématique.....	5
O.4. Hypothèse de travail.....	6
O.5. Méthodologie.....	6
O.6. Articulation du travail.....	6
CHAPITRE I : SITUATION DE PASCAL BABA F.COULOUBALY DANS L'ENVIRONNEMENT CULTUREL ET LITTERAIRE.....	8
I.1. Introduction.....	8
I.1.1. La vie de Pascal Baba F.COULOUBALY et la culture Bambara.....	8
I.1.2. L'Initiation dans la tribu de Pascal Baba F.COULOUBALY.....	9
I.1.3 Le konmon et le Korè	9
I.2. Brève présentation de la littérature malienne et la place de l'écrivain Pascal Baba F.COULOUBALY.....	11
I.2.1.Brève présentation de la littérature malienne.....	11
I.2.2.L'œuvre de Pascal Baba F.COULOUBALY.....	15
I.2.3. Résumé du roman Les angoisses d'un monde.....	15
CHAPITRE II : LES ANGOISSES DE LA TRADITION	
II. O. Introduction.....	18
II.1. La peur, les tortures et les meurtres liés à l'initiation au fétiche du konmon.....	18
II.1.1. La peur.....	20
II.1.2. La torture.....	23
II.1.3. Le meurtre.....	25
II.2. La situation sociale angoissante.....	29
II.2.1. La superstition.....	29
II.2.2. L'empoisonnement.....	38
II. 2.3. Autres délits de la tradition.....	40
Conclusion partielle.....	45

CHAPITRE III : LA REVOLTE CONTRE LA TRADITION PAR QUELQUES PERSONNAGES DU ROMAN.....	46
III.1. Introduction.....	46
III.1.1. Présentation du personnage de Yiriba.....	47
III.1.2. La révolte de Yiriba.....	48
III.1.3. Yiriba dans les quartiers de Fougakéné.....	50
III.2. Le boycott, l'épiage et le soutien de la révolte.....	56
III.2.1. Le boycott de l'initiation.....	56
III.2.2. L'épiage des cérémonies initiatiques.....	57
III.2.3. La révolte soutenue par quelques membres du conseil des anciens.....	61
Conclusion partielle.....	65
Conclusion générale.....	66
BIBLIOGRAPHIE.....	68

CHAPITRE O : INTRODUCTION GENERALE

1. Introduction

« Le présent ouvrage n'est pas une plaidoirie en sa faveur, il est esquisse, un entretien familial tout juste capable de laisser entrevoir, et de loin, le mal très guérissable qui plane sur le continent noir. Le mal est tâche, mal qui ne peut être autre que l'emprise du passé sur les esprits, la tradition, certaines pratiques, anomalie païenne et grotesque des pratiques fétichistes⁽¹⁾. »

Depuis longtemps, l'homme s'est toujours construit des systèmes d'explication du monde. Ceux-ci sont soumis aux fluctuations du temps. L'homme cherche en effet à répondre des exigences de son époque et chaque système explique le monde de son temps, d'une manière qui satisfait aux attentes de ses contemporains.

C'est ainsi que beaucoup de penseurs constatent que le monde actuel exige un contact permanent entre les peuples. Pour eux, aucune communauté humaine ne peut se vanter d'être et de rester intacte, à l'écart d'autres communautés humaines. Il serait d'ailleurs absurde d'y croire.

Par ailleurs, certains défenseurs de la tradition et ses contraintes ne veulent pas coopérer avec le monde moderne. C'est pourquoi ils se voient décriés par les partisans du modernisme qui pointent du doigt les croyances et les pratiques de la tradition jugées comme nuisibles à l'épanouissement de la personne humaine. Les écritures de nombreux romanciers sont l'objet du propos.

En effet, nous pouvons en suivre l'évolution dans la plupart des romans- africains. Dans **les trois volontés de Malic**⁽²⁾. Amadou Mapaté DIAGNE prend position de méfiance face à la tradition et ses contraintes quand il souligne fort justement la place qui lui est faite dans cette première manifestation littéraire. Le maigre bagage intellectuel fraîchement acquis à l'école inspire le héros du roman, le jeune Malic, le désir irrésistible de se révolter contre le carcan de la tradition :

« Malic s'attaque même au principe de la stratification sociale en caste. »⁽³⁾

L'école, fer de lance du progrès et de la modernité renouvelle la vision des choses. Elle suscite le divorce entre ceux qui restent en dehors du progrès et les partisans du nouvel état des choses. La manifestation de cette révolte dès l'origine, se traduit par l'ébranlement de la société.

(1) ANANOU (David), Le fils du fétiche, Paris, Larose. 1920, p.50

(2) DIAGNE (Amadou Mapaté), Les trois volontés de Malic, Paris, Larousse. 1920, p.50

(3) Ibidem, p.25

De cette révolte, naît un double sentiment de frustration. D'abord au sein de la jeunesse qui cesse de reconnaître une quelconque exemplarité aux anciens. Ensuite, ces guides ainsi récusés ne jouent plus comme des « repères » selon le mot de Cheik Amadou KANE⁽¹⁾.

Dans le roman **Sous l'orage**, l'écrivain Seydou Badian, critique les coutumes. En voulant marier sa fille Kany au vieux riche commerçant Famagan, Benfa son père ne voulait que de l'argent, bref, une vente aux enchères. Birama le petit frère de Kany déteste ce mariage :

« Ce n'est d'ailleurs pas un mariage, reprit-il, mais une vente aux enchères. »⁽²⁾

Dans **Karin** d'Ousmane SOCE, la critique de la tradition se trouve au premier plan. SOCE se contente de montrer l'incompatibilité de certaines pratiques et l'esprit moderne sans oublier la reconversion des mentalités.

Le ton se trouve ainsi rehaussé quand certains romanciers sociaux n'ont pas manqué, quelles que soient leurs convictions profondes, de dénoncer tel ou tel aspect du monde traditionnel. Abdou laye SADJI que l'on ne saurait accuser de modernisme intempestif s'attaque aux superstitions et à l'empire de marabouts, guérisseurs et autres faiseurs de miracles.

Dans **Perpétue ou l'habitude du Malheur**, Mongo BETI s'attaque de front à la tradition. Sa part de responsabilité est considérable dans les malheurs de Perpétue, que par transferts, elle assimile à l'Afrique. L'héroïne voit ses rêves anéantis par la tradition. L'auteur y dénonce « les imposteurs et les charlatans » et rejette « l'épaisse routine de nos mœurs sauvages. »⁽³⁾ Dans le même roman, un autre personnage du nom de SADJI dénonce les usages ancestraux :

« Les usages qui nous ont été légués sont souvent révoltants. »⁽⁴⁾

Beaucoup de romanciers négro-africains, à travers les personnages de leurs œuvres, commencent dans la condamnation de la tradition. Les femmes sont conscientes de leur situation d'éternelles victimes de cette dernière. Il faut se hâter d'ajouter qu'au lendemain des indépendances, BETI ne renouvelle pas le regard qu'il jette sur la tradition. Ses héros sont en commun accord d'être écrasés par la tradition et de ne songer qu'à s'en évader. Dans **Ville cruelle**, le personnage de Banda est comme obsédé par le vide, c'est à dire l'insignifiance d'une vie que la tradition rend encore plus étroite. Kris, dans **Le Roi miraculé** du même auteur, n'a que mépris pour une tradition confisquée par « des vieillards bavards inefficaces et grotesques. »⁽⁵⁾

⁽¹⁾ KANE(Cheikh Amidou), L'Aventure ambiguë, Paris, Edition, Julliard,p.70

⁽²⁾ BADIAN(Seydou), Sous l'orage, Paris, Editions Les Presses universelles, 1957.p.96

⁽³⁾ BETI(Mongo), Perpétue ou l'habitude du Malheur, Paris, Edition Buchet Chastel 1974. pp.66-67

⁽⁴⁾ Ibidem,p.68

⁽⁵⁾ Idem.

Dans **L'harmattan** d'Ousmane SEMBENE, le personnage mis en situation est Koffi le médecin. Ce dernier prend vigoureusement position contre la tradition. L'exercice de la médecine lui a permis de prendre la mesure de ses méfaits. Ainsi, Koffi se prononce pour le dépassement d'une tradition qui freine le progrès scientifique, économique et politique. Pour lui, la tradition donne une promotion à de fausses croyances, qui freinent le progrès et l'épanouissement des hommes.

Selon Ousmane SEBENE, à travers son roman, la connaissance et le progrès de la critique de la tradition sont venus, par simple conscience de la nécessité d'une révision des choses en vue de vivre des circonstances nouvelles :

« Ces objets sacro-saints, gris-gris et amulettes, ne possèdent aucun pouvoir surnaturel. Au moment même où la science des hommes a fait d'immense progrès, nous avons encore à craindre cette forme d'obscurantisme qui nous bouche l'horizon. »⁽¹⁾

David ANANOU, dans son roman **Le Fils du Fétiche** est de ces romanciers qui ont pris position contre la tradition. ANANOU décrit la vie traditionnelle et ne montre que ses insuffisances. Il s'attaque aux croyances animistes qui ne sont aux yeux du chrétien, qu'un tissu de superstition. Il présente les prêtres des fétiches comme « un ramassis de charlatans, d'ignorants et d'hommes malhonnêtes qui vivent de la crédulité de leurs ouailles. »⁽²⁾ Il dénonce la polygamie, l'éducation négligée des enfants, etc.

C'est Yambo OUOLOGUEM, avec **Le Devoir de violence** qui, à son tour rejette et s'attaque aux constructions passéistes. Il condamne la tradition par la même occasion, car elles ne sont plus que des « traditions de violence. »⁽³⁾

Henri LOPEZ avec **La Nouvelle Romance**⁽⁴⁾ quant à lui, jette sur la tradition un éclairage particulier pour en faire sortir les insuffisances et les abus. Il met en scène une jeune femme qui, dans un premier temps, se découvre prisonnière d'une tradition qui la réduit au rôle d'objet. L'héroïne condamne la tradition qui a fait d'elle esclave et se prépare à la grande lessive de l'Afrique. Maintenant, l'un des prix à payer au progrès réside dans l'abandon de la tradition.

⁽¹⁾ SEMBENE (Ousmane), *L'harmattan*, Paris, Edition, Présence africaine 1973, p.50

⁽²⁾ ANANOU (David), op. cit. P. 70

⁽³⁾ OUOLOGUEM (Yambo), *le devoir de violence*, Paris, Edition du Seuil, 1968, p.88

⁽⁴⁾ LOPEZ (Henri), *La Nouvelle romance*, Paris, Edition Clé, 1976, p.197

Par ailleurs, la constatation du retard supposé de l'Afrique par rapport au monde occidental sur la voie du progrès a conduit beaucoup de jeunes à rejeter le passé pour pactiser avec la civilisation technologiques et les principes présumés favorables au développement matériel et à l'amélioration de la vie des Africains.

C'est ainsi que, pour notre part, nous portons dans notre travail de l'eau au moulin de Pascal Baba F. COULOUBALY par quelques réflexions orientées selon des perspectives traditionnelles africaines, celles qui, d'après l'auteur des *Angoisses d'un monde* n'excluent pas la brutalité et la cruauté.

En effet, la cohorte du romancier COULOUBALY a traduit le thème de la tradition à une sorte de degré Zéro pour exalter le combat des révoltés et des dissidents de certaines pratiques de la tradition.

Les personnages principaux des *Angoisses d'un monde* du Malien Pascal Baba F. COULOUBALY sont de deux ordres : les défenseurs de la tradition et les partisans de la modernité.

D'abord le narrateur qui raconte la situation sociale angoissante qui prévalait dans le village de Fougakéné. Ensuite, le vieux Batié, grand féticheur et défenseur de la tradition. Enfin, le jeune Yiriba, fraîchement venu de Bamako, défenseur de la modernité par sa révolte contre certaines pratiques et les croyances de la tradition.

Cependant, une grande partie de la jeunesse accueille le progrès avec enthousiasme. La plupart des anciens affiche à son encontre une méfiance d'autant plus forte que le progrès semble devoir entraîner la mort de la tradition ou pour le moins la remise en cause de leur identité.

Le thème de la méfiance de certaines pratiques de la tradition parcourt le roman africain presque tout entier. Il est indéniable que le progrès inspire aux jeunes un mépris de la tradition qui, d'après eux, sont les freins au développement.

D'une part, le blocage se situe au niveau de l'exercice de l'autorité. Les velléités de libération de la jeunesse se trouvent comme endiguées par les anciens qui incarnent la tradition. La place de la jeunesse est comme de toute éternité, tracée dans la société traditionnelle, et les anciens ne veulent souffrir d'aucun empiétement sur les prérogatives. Ils ne laissent aux autres que l'attitude de se soumettre ou de partir ailleurs.

D'autre part, l'impression de blocage prévaut du fait que les anciens cumulent entre leurs mains les pouvoirs de décision et les moyens d'action. Par ces moyens, les anciens veulent s'assurer de la soumission des jeunes qui n'ont pas d'autres ressources que d'attendre leur tour de domination, quand ils seront vieux comme eux.

Il est souvent hors de question qu'ils parviennent à réunir assez de moyens financiers pour concurrencer efficacement leurs aînés. Ils se contentent de jeter un œil critique sur certaines pratiques de la tradition. Les jeunes sont convaincus que dans le monde moderne, la tradition n'a pas de place ; ce qui les conduit à se moquer d'elle. Cette situation confirme à la jeunesse le sentiment que la société traditionnelle ne fonctionne qu'au profit des seuls anciens qui ne fournissent aucun effort pour coopérer avec des cultures étrangères.

2. Choix, motivation et limite du sujet.

Au cours de notre travail, nous avons traité le sujet qui se limite à « La stigmatisation de la tradition à travers **Les angoisses d'un monde**, roman de Pascal Baba F. COULOUBALY. »

En effet, le choix de ce sujet nous a beaucoup intéressé par sa pertinence, du fait qu'il fait couler beaucoup d'encre par la plupart de nos contemporains. Dans le meilleur des cas, l'être humain et la critique sont extrêmement soudés comme les deux faces d'une monnaie. Le célèbre écrivain et philosophe Albert Camus l'a bien affirmé dans **L'homme révolté** : « Je me révolte, donc je suis. »⁽¹⁾ Dans le même ordre d'idée, ne serait-il raisonnable d'en réduire « Je critique, donc je suis ? »

La critique de la tradition étant parmi les plus grands sujets qui laissent couler beaucoup d'encre chez les écrivains éparpillés partout dans le monde entier, nous avons apporté la pierre, petite soit-elle à l'édifice de l'enrichissement de ce thème très redondant par ailleurs à travers ce roman de Pascal Baba F. Couloubaly.

3. Problématique

La discordance entre Tradition et Modernité fait que les défenseurs de la perpétuation des coutumes ancestrales font tout pour garder la gestion de la société, guidée par la tradition et ses contraintes. Au même moment, les modernistes combattent pour que le modernisme l'emporte sur la tradition. En effet, la cruauté de certaines pratiques traditionnelles selon les modernistes n'étant pas considérées comme telles par les conservateurs, la mésentente entre les deux tendances est sans mesure. Sur le chemin du changement vers le progrès, les modernistes y rencontrent des embuscades tendues par les partisans du passé pour les freiner. Ce bras de fer en quelques mots prouve que la tradition et la modernité sont les deux mondes difficilement conciliables.

⁽¹⁾ CAMUS (Albert), l'homme révolté, Paris, Gallimard, 1951, p. 20

4. Hypothèse de travail

Certaines croyances et pratiques de la tradition sont attachées de cruautés dans **Les angoissés d'un monde**, roman de Pascal Baba F. COULOUBALY. Ces dernières seraient à l'origine des angoisses qui régnaient dans la population du village de Fougakéné et de la révolte contre la tradition par quelques personnages du roman.

5. Méthodologie

Nous jugeons en outre nécessaire de revenir sur la méthodologie et sur l'articulation de notre travail. En effet, les termes pivots de notre recherche étant la Tradition et son angoisse sans oublier la révolte, nous avons fait recours aux documents qui traitent les mêmes thèmes. Nous citons entre autres le roman de Pascal Baba F. COULOUBALY, dont le titre est **Les angoissés d'un monde**. Cette œuvre est notre principal guide malgré qu'il n'existe pas encore d'autres travaux de fin d'études universitaires sur l'œuvre du moins à l'Université du Burundi et d'autres critiques sur le roman.

L'œuvre de Mohamadou KANE intitulée **Roman africain et tradition** ⁽¹⁾ et celle d'Albert CAMUS dont le titre est **L'homme révolté** ⁽²⁾ nous ont été également pierre angulaire dans la construction méthodologique de notre travail. Les romans qui traitent sur la tradition ainsi que d'autres œuvres générales nous ont également beaucoup aidés dans notre recherche sur la tradition.

6. L'articulation du travail

Notre travail s'articule en quatre parties principales et deux parties secondaires. Le chapitre zéro est constitué de six points. Il y a d'abord l'introduction générale composée de préambule, du choix, de la motivation et de la limite du sujet, de la problématique, de l'hypothèse de travail, de la méthodologie ainsi que l'articulation du travail. Ensuite, c'est le premier chapitre qui s'articule à son tour en deux parties dont chacune d'elles est subdivisée en trois petites parties. La situation de Pascal Baba F. COULOUBALY dans son environnement culturel et littéraire, nous a poussé à effectuer des recherches sur l'initiation bambara, la tribu de l'auteur, sur les fétiches du « n'tomo » ⁽³⁾, du « konmon » ⁽⁴⁾ et du « karé » ⁽⁵⁾, la Littérature malienne, la place de Pascal Baba F. COULOUBALY dans cette littérature ainsi que le résumé de son roman. Dans le deuxième chapitre, les sous-points qui le constituent sont au nombre de six.

⁽¹⁾ KANE (Mohamadou) Roman africain et tradition, Dakar. Les Nouvelles Editions africaines. 1982

⁽²⁾ CAMUS (Albert), L'homme révolté, Paris, Edition Gallimard, 1951

⁽³⁾ Premier rite initiatique des enfants avant la circoncision en milieu bambara

⁽⁴⁾ Fétiche adopté par le clan, une tribu ou un village en milieu bambara

⁽⁵⁾ Fétiche plus collectif que le konmon. Il peut regrouper les tribus et des villages divers. L'initiation au fétiche du koré dure 40 jours et 40 nuits dans certaines contrées bambara.

D'abord, l'expression de la tradition par le système social angoissant comprend l'atrocité de l'initiation par la peur, la torture et le meurtre. Ensuite, c'est la détérioration des relations sociales en place par le traumatisme des croyances supertitionnelles, l'empoisonnement, autres délits de la tradition ainsi que la conclusion partielle. Enfin, le troisième et le dernier chapitre comprend la révolte par les jeunes contre l'initiation. Le personnage de Yiriba dans la campagne contre l'initiation, le boycott, le soutien de la révolte par quelques anciens comme le vieux Domatié, N'Fa Bâ, le chef du village de Fougakéné, le vieux N'Djidoï, la conclusion partielle, la conclusion générale ainsi que la bibliographie font également partie de notre travail.

CHAPITRE I : SITUATION DE PASCAL BABA F. COULOUBALY DANS SON ENVIRONNEMENT CULTUREL ET LITTÉRAIRE

I.1. Introduction

Dans ce chapitre, six points sont traités. En effet, l'environnement culturel, l'initiation bambara, et les fétiches du konmon et du korè sont inclus dans la vie de Pascal Baba F.COULOUBALY. De surcroît, la brève présentation de la littérature malienne, l'œuvre de Pascal Baba F.COULOUBALY ainsi que le résumé du roman **Les angoisses d'un monde** sont mentionnés.

I.1.1. La vie de Pascal Baba F.COULOUBALY et la Culture bambara

Né en 1951 à N'Ziola, en République du Mali, Pascal Baba F.COULOUBALY est de la tribu bambara, une des plus grandes tribus conservatrices de la tradition.

Les bambara sont trop connus pour qu'une longue présentation soit nécessaire avant de les rappeler à l'intérêt du public. Un homme averti n'ignore pas que cette tribu de Pascal Baba F.COULOUBALY est située géographiquement du côté du fleuve Niger, sur l'axe Bamako – Segou. Selon l'ethnologue Dominique ZAHAN ⁽¹⁾, les bambara sont de véritables défenseurs de leur tradition. Des cérémonies initiatiques sont organisées et célébrées chaque année en vue d'accueillir des jeunes néophytes dans le monde des adultes.

Le chercheur ZAHAN signale ensuite que les bambara sont avertis de la valeur transcendante de l'homme. C'est pour cette raison qu'ils déploient tous leurs efforts pour le faire venir au monde dans des meilleures conditions. Ils s'inquiètent de lui faire connaître son origine, sa nature et ils lui montrent également les rouages de son existence et l'orientent vers sa finalité consistant en l'union avec la divinité. Ce qui les distinguent des autres êtres vivants :

« L'être humain ne naît ni ne croit à son gré, comme pourrait le faire un animal quelconque ou une plante. » ⁽²⁾

En outre, la tribu de Pascal Baba F.COULOUBALY, comme tout autre peuple à vie traditionnelle, n'est pas exhaustive sur le plan intellectuel. Chacun de ses membres ayant la formation qu'elle lui octroie, il est assuré aux yeux des Bambara de parvenir au but qui lui est assigné au sein de la création. C'est pourquoi, l'apprentissage à l'école n'est pas leur priorité. C'est l'ethnologue Dominique ZAHAN qui le témoigne après ses recherches sur les Bambara :

« En outre, ces sociétés ne monopolisent pas l'enseignement et l'éducation. » ⁽³⁾

⁽¹⁾ ZAHAN (Dominique), Les bambara du Segou et du Kaarta, Paris, Larose. 1924, p.4

⁽²⁾ Ibidem, p. 8

⁽³⁾ Ibidem, p. 24

I.1.2. L'initiation dans la tribu de Pascal Baba F.COULOUBALY

Selon l'ethnologue ZAHAN, dans la tribu bambara, la vie est basée sur l'initiation. L'accès aux cultes secrets et ésotériques exige des étapes à franchir que la langue bambara nomme « dyws »⁽¹⁾. Très succinctement, c'est en cela que se résume le programme et la fonction des sociétés d'initiation ou confréries religieuses. Par le fait même qu'un bambara est initié et intégré aux différentes sociétés d'initiation, il se réalise et accomplit son humanité.

Par ailleurs, le sens de ces sociétés d'initiation est qu'elles coopèrent dans leur ensemble à une œuvre de libération et de reviviscence de l'homme. Chacune d'elle se consacre à la découverte d'un fragment de la connaissance relative à l'homme et à sa destinée. Chacune de ces sociétés d'initiation représente une pièce d'anatomie humaine en même temps qu'un aspect de la connaissance. L'ethnologue Dominique ZAHAN le confirme :

« Bien qu'occupe une position autonome, les uns par rapport aux autres, les sociétés d'initiation ne sauraient être dissociées du groupe auquel ils s'agrègent, pareille en cela aux divers organes du corps humain, doués chacun d'une fonction propre et pourtant indissociable de l'organisme dont ils sont solidaires. »⁽²⁾

Dans l'œuvre intitulée **Les Bambara du Segou et du Kaarta**, le chercheur Dominique ZAHAN signale que les sociétés d'initiation ainsi définies sont au nombre de six. Les Bambara les désignent par les noms de n'domo, Konmon, nama, Kono, tyiwara et Korè⁽³⁾ qui signifient en français respectivement pieds, genou, sexe, nez et mains. Ses soudanais ne semblent pas leur accorder d'autre rôle que celui d'un procédé pédagogique permettant de manipuler les notions abstraites selon les modalités de la perception sensorielle.

I.1.3. Le Konmon et le Korè.

Le Konmon

Le roman de Pascal Baba F. COULOUBALY qui fait l'objet de notre travail relate l'histoire dont le cheminement tourne autour de l'initiation au konmon et au korè. C'est pourquoi nous avons jugé bon de dire quelque chose sur les deux notions.

⁽¹⁾ BAZIN (Mgr. H), Dictionnaire Bambara-Français, Paris, Imprimerie nationale, 1906, p.693

⁽²⁾ ZAHAN (Dominique), op. cit. p.25

Selon les investigations faites par l'ethnologue Dominique ZAHAN sur le konmon, ce dernier prolonge le rôle de l'articulation. Initier au konmon, par analogie, c'est apprendre l'habileté, l'intelligence et l'idée de ce qui est connaissance. Selon l'ethnologue, la société du konmon dans toute son étendue est structurée autour de la nature et de son fonctionnement. Le konmon touche le verbe, le palpe selon les bambara. Il est aussi question de génération, du mariage, bref, de la société toute entière. Bien plus, même le contact de la parole avec la matière entraîne la dualité de l'homme, dualité dont la question, l'expression la plus aiguë réside dans la question du bien et du mal, point culminant qu'aborde cette confrérie d'après le même ethnologue.

Le korè

Selon l'ethnologue Dominique ZAHAN, le korè correspond au poignet que les soudanais considèrent comme le nœud du bras. De même, le korè dicte les impératifs qui s'imposent à l'homme pour réaliser la spiritualité. Le korè correspond également à la vue. Il est la confrérie suprême, révélatrice des choses au delà desquelles aucun autre éclaircissement n'est à envisager. En bambara, le korè est comme la vue. C'est le même ethnologue qui le confirme :

« Le monde de l'homme, c'est son œil. »⁽¹⁾

La vue était en outre pour les Bambara, le sens exhaustif de l'homme. Elle épuise en quelque sorte toutes les autres facultés de perception. Pareillement, le korè est la société d'initiation par excellence. D'après le chercheur Dominique ZAHAN, l'homme qui arriverait à se faire initier à cette confrérie, sans passer au préalable par les autres, pourrait s'en dispenser à coup sûr. Plus encore, c'est la lumière qui est la véritable base de la correspondance entre la vue et le korè, lumière physique et en ce qui concerne la vision, lumière divine quant au korè. Dieu est pour cette confrérie selon la conception bambara ce que le soleil est pour l'œil. Toujours selon le chercheur Dominique ZAHAN, le rôle du korè est de permettre à l'homme le saisissement de toute chose en fonction de divinité.

Cela étant, nous voudrions signaler que notre étude n'est pas un essai sur la philosophie et la religion bambara, nous ne faisons pas non plus œuvre de sociologie, ni travail de linguistique bambara.

Notre but est simplement d'offrir à l'intention du public d'une façon sommaire l'un des aspects les plus prenant de la culture bambara, et qui coïncide plus ou moins avec le thème central du roman de Pascal Baba F.COULOUBALY qui est **la stigmatisation de la tradition**.

Signalons également que malgré la tradition contraignante bambara, Pascal Baba F.COULOUBALY fait ses études primaires et secondaires à N'ziola au Mali. Après avoir eu son diplôme qui certifie la réussite avec succès de l'examen terminant les études secondaires, Pascal Baba F.COULOUBALY continue ses études universitaires à Bamako où il fait par la suite, carrière dans l'enseignement. Ayant acquis sa maîtrise à l'Université de Dakar, en République du Sénégal, il enseigne la philosophie au collège Saint – Michel de Dakar.

I.2. Brève présentation de la littérature malienne et la place de l'écrivain Pascal Baba F. COULOUBALY

I.2.1. Brève présentation de la littérature malienne

Le Mali est une vieille terre de civilisations et fait partie de ce qui fut naguère appelé Empire Madingue fondé par Soundiata Keita au XIII^e siècle. Cette localité correspond à peu près à ce que la colonisation va nommer l'Afrique Occidentale Française.

Contrairement à ce qu'on prétend ailleurs en Afrique en matière littéraire, l'écriture de Mahmadou Kâti, d'AS-sâdi, l'œuvre d'Ahmed Baba, celle d'El Hadj Omar ⁽¹⁾, les Panégyriques et les Essais des grands marabouts, tous en langue arabe, témoignent de l'ancienneté de l'usage de l'écriture au Mali. Pius NGANDOU – NKASHAMA le prouve :

« C'est ce moment qui correspond, à ce qu'on pourrait considérer comme un âge d'or de l'intelligentsia des lettres, spécialement en langue arabe. » ⁽²⁾

Malheureusement, n'ayant pas accès à ces écrits arabes, aussi à cause de l'ignorance de son écriture que de celle de la langue elle-même, nous serons bien obligés de ne considérer que la littérature dite moderne. L'Afrique moderne n'exclut certes pas la tradition orale. Pour l'historien Joseph KI-ZERBO, la tradition orale signifie :

« Ensemble de tous les types de témoignages transmis verbalement par un peuple sur son passé. » ⁽³⁾

La conception de la littérature par Marcel MAUSS pourrait compléter les deux précédentes, puisque la tradition orale n'est jamais entièrement un témoignage historique ayant pour unique objet le passé d'un peuple, pas plus qu'on ne conçoit une littérature orale qui n'aurait d'autre fin que de procurer un plaisir esthétique. Il existe des personnes qui ont reçu un don particulier. Ce sont notamment les griots.

Au Mali, comme ailleurs, ces derniers sont de véritables maîtres de l'histoire et de la parole. Ils pratiquent un art oratoire où la plupart des textes sont déclamés dans une forme poétique que le contretemps, la variation de la longueur des syllabes rendent agréable le discours, tout cela étant assaisonné par les sons d'un instrument de musique. Pour ceci, ils ne sont en rien moins égaux aux jongleurs du Moyen âge européen. C'est aussi l'avis d'Henri GREGOIRE :

⁽¹⁾ NGANDOU – NKASHAMA (p) Littérature et écriture en langue africaine, Paris, L'harmattan 1992, p. 119.

⁽²⁾ Ibidem, p. 120

⁽³⁾ KI – ZERBO (J), « La tradition orale : une source de l'histoire de l'Afrique, dans Diogène, n°67 » p. 127.

« La France eut jadis des trouvères et ses troubadours comme l'Allemagne, ses Minnesinger et l'Ecosse, ses ménestrels. Les Nègres leurs nommés griots qui vont aussi chez les rois faire ce qu'on fait dans toutes les cours, louer et mentir avec esprit. »⁽¹⁾

Etre griot est donc synonyme d'être détenteur d'une vaste connaissance. Mais, il faut savoir que cette dernière n'est pas figée. Puisque les griots jouissent d'une grande liberté vis-à-vis de la forme et même du fond. Même si cette liberté du griot rend son art plus riche, la crainte est plus grande qu'elle rende floue l'authenticité historique.

Cela n'empêche que la parole reste exaltante. Elle est tellement que les européens qui s'installent en Afrique à la fin du XIX^{ème} Siècle, ayant la crainte qu'elle ne soit pas victime de la défaillance de la mémoire, ont commencé à la mettre par écrit. Ainsi étaient posés les premiers jalons de ce qui s'appelle aujourd'hui Littérature moderne. Ils se réclament folkloriques d'emblée, du mot folklore inventé par l'anglais W.J.THOMAS en 1846 pour signifier l'antiquité populaire ou Littérature populaire. Parmi ces cueilleurs des traditions, le nom du français Victor EQUILBECQ sort de la mêlée puisque Robert CORNEVIN en fait le « pionnier de la recherche africaniste sur la littérature orale. »⁽²⁾

Selon Maurice DELAFOSSE :

« Partout où il est passé, il s'est mis en relation avec les griots, qui forment en quelque sorte la caste littéraire chez les populations du Soudain, et il a collectionné toutes les histoires qu'il a pu se faire conter. Sa maison a été fort riche et se trouve fort variée »⁽³⁾

Comme on devait s'y attendre, le travail de DELAFOSSE aura des effets sur la postérité, si bien qu'aujourd'hui la région mandingue peut être considéré comme « une autre air culturelle de l'Afrique où la littérature traditionnelle est particulièrement riche »⁽⁴⁾ Un certain nombre d'africains se sont attelés à ce travail complexe de recherche et de la création. Lamine CISSE et Mambi SIDIRE s'adonnent à une quête patiente et passionnée aujourd'hui reconnue grâce à l'éclat des trésors qu'ils sauvent de l'oubli.

⁽¹⁾ REGOIRE(Hebri), De la littérature des nègres ou recherches sur leurs facilités, leurs qualités et leurs littératures, suivis les notices sur la vie et les ouvrages des nègres qui se sont distingués dans les sciences, les lettres et les arts, Paris, Edition Maradan, 1908. p.186

⁽²⁾ CORNEVIN®, Littératures d'Afrique noire de la langue française, Paris : P.U.F, 1976,p.58

⁽³⁾ Ibidem p.60

⁽⁴⁾ KESTLOOT (L), Anthologie négro-africaine, Paris Edition Marabout, 1976, p.340

Cependant, l'initiateur et le prophète de ce mouvement est Amadou HAMPATE BÂ dont les travaux divers sur la Tidjaniya, l'Empire Peul du Macina, la Poésie Peule du Macina font autorité. A cause de leur penchant historique, leurs œuvres ont eu une timide audience. C'est seulement avec le couronnement par le prix littéraire de l'Afrique occidentale Française à Dakar de **Kaïdara** ⁽¹⁾ que cette barrière commence à être franchie.

Une tendance de plus en plus prononcée au roman voit le jour, renforcée en 1952 par **L'énigme de Macina** ⁽²⁾ d'Ibrahima Mamadou OUANE et surtout en 1957 par la première partie de **Sous l'orage** ⁽³⁾ de Seydou BADIAN. Pour la première fois, la tradition est sévèrement prise à partie. De ce fait, un courant critique vis-à-vis de la tradition fait date.

L'irruption éclate également avec **Les angoisses d'un monde** ⁽⁴⁾ de Pascal Baba F. COULOUBALY où il essaie de démystifier un passé trop aisément sacralisé.

Sahel ! Sanglante sécheresse ⁽⁵⁾ de Mande Alpha DIARRA, **Le prix de l'âme** ⁽⁶⁾ de Moussa KONATE, **Toile d'araignée** d'Ibrahima LY, **Les ruches de la capitale** ⁽⁷⁾ d'Ismaïla Samba TRAORE, vont se saisir de cette perche leur tendue par Yambo OUOLOGUEN, Ibrahima LY, et Pascal Baba F. COULOUBALY.

Massa Makan DIABATE lui-même avec sa trilogie, **Le lieutenant de Kouta, Le Boucher de Kouta et Le Coiffeur de Kouta** ⁽⁸⁾ semble s'inscrire dans ce cadre là du recul du traditionalisme intégral dans la littérature malienne.

Ce courant critique quelque peu centrifuge coexiste avec un autre qui continue à défendre les valeurs du terroir. **L'inceste et le parricide** ⁽⁹⁾ de Nagognime Urbain DEMBELE et **Noces sacrées** ⁽¹⁰⁾ de Seydou BADIAN sont représentatifs de ce dernier courant. De façon schématique, depuis le tollé de 1969, deux pôles se distinguent. Tout d'abord la tradition et le milieu villageois, puis le milieu urbain et les questions politiques.

⁽¹⁾ Bâ (Amadou Hampaté), Paris, Julliard, 1969

⁽²⁾ Paris, Région, 1952

⁽³⁾ Paris, les presses universelles, 1957

⁽⁴⁾ Dakar / Abdjan / Lomé, 1980

⁽⁵⁾ Paris, P.A, 1981 ⁽⁷⁾ Paris, L'Harmattan, 1982

⁽⁶⁾ Idem.

⁽⁷⁾ Paris, L'Harmattan, 1982

⁽⁸⁾ Idem.

⁽⁹⁾ Paris, Hatier, 1979, 1980, 1982 (en ordre)

⁽¹⁰⁾ Bamako, Imprimerie du Mali, 1982

Depuis février 1984, la Littérature malienne franchit un autre pas. Les écrivains maliens regroupés au sein de l'union des écrivains maliens se dotent d'un nouveau bureau exécutif qui s'engage à tout entreprendre pour redynamiser véritablement les activités littéraires et par conséquent, l'union des écrivains maliens elle-même. Cela s'est traduit par l'élaboration d'un programme de travail, vaste mais réaliste.

Dans celui-ci figure en bonne place les problèmes relatifs à la politique nationale du livre et à l'édition des manuscrits, à l'acquisition d'un siège et à la production de **Kalimu**, le bulletin de liaison des écrivains maliens.

Ainsi, l'Assemblée générale du 15 février 1985, placée sous le signe du bilan, parce qu'elle a coïncidé avec le premier anniversaire de la mise en place du nouveau bureau, a fait le point des activités de l'union et sur l'ensemble des manifestations qui, sous le haut patronage de M. Hamed Mohamed AG – HAMANI, ministre du sport, des arts et de la culture, ont abouti à la parution du numéro Zéro de **Kalimu**, le bulletin de liaison des écrivains maliens.

Il a fallu donc attendre vingt-cinq années après l'indépendance pour voir paraître la première revue culturelle malienne, uniquement réservée aux littéraires. C'est là un événement d'importance, notamment parce que les poètes et les écrivains du Mali auront la possibilité de s'y exprimer et de dire quelque chose de nouveau dans une tribune qui est vraiment la leur. Le premier numéro a paru en janvier 1986.

Un grand mal allait tomber, malheureusement une de grande figure allait s'éteindre cinq ans plus tard en 1991. Avec la disparition d'Amadou Hampaté BÂ, la Littérature malienne est frappé en plein Cœur.

Finalement, il y a deux littératures au Mali. L'une arabe, dont la langue et l'écriture nous limitent d'accessibilité. L'autre d'expression française qui connaît quatre moments forts. D'abord l'arrivée des blancs et le début des travaux de la cueillette des traditions. Ensuite, la date de 1968 qui ouvre la mise en cause de la toute puissance de la tradition. Avec cette dernière, Le malien Pascal Baba F. COULOUBALY avec **Les angoisses d'un monde** en fait le point. Puis, celle de 1984 qui voit la redynamisation des écrivains maliens et la parution de la revue **Kalimu**. Enfin, la date de 1991 à laquelle meurt le grand Amadou Hampaté BÂ.

Rappelons aussi que les maliens ont du mal à se défaire de leur tradition. Quant à Pascal Baba F. COULOUBALY, il est parmi les grands contestateurs de certaines croyances et pratiques de la tradition. C'est pourquoi, la place de Pascal Baba F. COULOUBALY dans la littérature malienne est d'une importance capitale.

1.2.2. L'œuvre de pascal Baba F. COULUBAY

L'œuvre de pascal Baba F. COULUBAY, à vrai dire n'est pas abondante. Mais la qualité du roman **Les angoisses d'un monde** est exceptionnelle. En effet, ce roman est une démystification nécessaire d'un passé trop aisément sacralisé. Cette œuvre vient à son heure, avec une exactitude presque ethnographique dans la description des cruautés de certaines initiations dressées contre une gérontocratie cruelle et la volonté des générations nouvelles de cheminer dans le progrès. C'est un conflit âpre qui est contré sans mièvrerie, à coup sûr sans complaisance. Signalons aussi que Pascal Baba F. COULUBAY n'a pas écrit uniquement jusqu'ici que ce roman, mais il a aussi écrit des pièces de théâtre. Plusieurs de ses pièces non éditées, ont été jouées par des troupes scolaires au Mali et au Sénégal.

1.2.3 Résumé du Roman Les angoisses d'un monde

Des curieuses préoccupations nocturnes dans les huit quartiers de Fougakéné angoissaient la population de la contré. La superstition qui y régnait était de nature à interdire même aux adultes de s'aventurer loin de leurs portes, ne serait-ce que pour aller se soulager. La population avait peur d'être épié par des sorciers embusqués derrière les murs de leurs maisons. Même du fond de leurs demeures, les non-initiés avaient à craindre de la redoutable secte des mangeurs d'hommes, à qui nulle cachette n'était inaccessible. Chacun cherchait à se protéger. Sur son corps, accrochés aux vêtements, dans les maisons, partout où l'activité quotidienne pouvait s'exercer, les gris-gris, amulettes et talismans étaient les seuls alliés sûrs et honnêtes.

N'Fa Bâ, après s'être assuré que toutes les portes des cases de ses femmes étaient bien fermées par les nattes, se dirigea vers l'Ouest du village, du côté du cimetière réservé aux personnes âgées, se lava avec une décoction de plantes – antidotes. Ces dernières immunisaient contre tous les insectes ailés à la piqûre mortelle dont les sorciers se servaient pour tuer à distance.

Pendant la nuit de la solennelle manifestation du fétiche Konmon lors de la cérémonie initiatique des jeunes, toute la contré fut ébranlée. Chaque année à cette date, le fétiche réaffirmait son omnipotence à toutes les âmes de Fougakéné. Il menaçait publiquement ceux qui, même dans le secret de leur âme, osaient encore douter de ses pouvoirs. Il punissait aussi de la peine capitale.

Batié, le propriétaire du fétiche, ne se ralliait à l'idée que le monde changeait. A ceux qui essayaient de le lui faire admettre, il répondait invariablement que « le soleil continue toujours à se lever à l'Est ».

L'année précédente, Batié avait proprement liquidé deux leaders du mouvement de quelques jeunes qui avaient failli ternir l'éclat du Waraba n'kalon ⁽¹⁾ pour un refus catégorique de s'initier. Le vieux féticheur Batié s'inquiétait à ce moment là d'une autre figure qui se dessinait de plus en plus clairement, menaçant de le mettre à l'épreuve de l'initiation. Il s'agissait de Yiriba, un jeune, fraîchement arrivé de Bamako avec sa mobylette, qui organisait une opposition contre l'initiation des jeunes au fétiche du nom de Konmon, qui se préparait dans le village de Fougakéné.

Yiriba avait choisi le combat. Jouissant d'un immense prestige parmi la jeunesse de huit quartiers de Fougakéné, une quinzaine de jeunes garçons, tous dotés de muscles puissants, connus dans le bourg pour être de fortes têtes étaient commandés par Yiriba, pour non seulement boycotter l'initiation, mais aussi de violer le bois sacré et d'épier les cérémonies d'initiation.

Pendant cette nuit initiatique, les villageois avaient de l'angoisse au cœur. Ceux qui se forçaient à la joie sur les places publiques tremblaient à l'idée de se faire surprendre avant d'atteindre leurs cases. A l'intérieur, les besoins se satisfaisaient dans lesalebasses ou de vieilles assiettes qui attendaient le lever du jour pour être vidées de leur contenu. La nuit, ils avaient peur d'être surpris à l'extérieur de leurs cases pour être sauvagement tués par les responsables de l'initiation.

Yiriba et les siens décidèrent d'élire domicile chez le fétiche du korè ⁽²⁾ malgré l'interdiction du féticheur Batié. Enfuis dans les branchages et feuillages des arbres, ils suivirent toutes les cérémonies initiatiques et assistèrent les anciens et les adultes se ruer sur les tout nouveaux de l'initiation, munis de longs fouets qui ne faisaient que se lever et s'abattre avec de secs claquements. Certains usaient de gourdins mortels dans ce désordre où presque tout était permis. Des cris étouffés, des râles impuissants de ceux qui payaient la rançon de leur entrée dans le bois sacré se faisaient entendre. Des enfants qui sortaient des cases pour uriner ou pour prendre un peu d'air pur étaient sauvagement abattus. C'étaient le sort qu'avaient subi les petits Tiéni et Tnentié lors de la solennelle nuit de l'initiation au fétiche de konmon.

Lors de l'épiage des cérémonies dans le bois sacré, Yaya, l'un des jeunes rebelles à l'initiation fut mordu à mort par un serpent sacré. Au moment où Gnonmon son ami agonisait, après qu'il fut cogné contre une bûche pendant la fuite aux surveillants de l'initiation.

⁽¹⁾ Nuit de la solennelle manifestation du fétiche du nom de Konmon pour les cérémonies initiatiques

⁽²⁾ Fétiche collectif qui regroupe des tribus et des villages dont l'initiation dure 40 jours et 40 nuits dans certains contrées bambara

Au sein du conseil des anciens sur le sort de Yiriba et sa bande de jeunes, qui s'étaient rebellés contre l'initiation, les vieux Domatié, N'Fâ Bâ et N'Djidoï s'opposèrent à la décision de les tuer et prêchèrent la révision de la tradition ainsi que la réconciliation entre les féticheurs et les jeunes qui s'étaient opposés à l'initiation.

Yiriba et son groupe enterrèrent Yaya dans le bois sacré. Ensuite, Domatié, suivi de Yiriba à la tête de ses camarades regagnèrent le village de Fougakéné avec Gnonmon agonisant et transporté sur un lit de lianes. Tous les villageois furent alertés pour saluer le passage de ces courageux. Les familles de Yaya et de Gnonmon furent plongées dans les pleurs et de grandes lamentations.

CHAPITRE II. LES ANGOISSES DE LA TRADITION

II.0. Introduction

L'attachement aux rites initiatiques et aux croyances superstitieuses causait l'état pénible déterminé par la peur de l'avènement initiatique, de la souffrance et de la mort chez les habitants du village de Fougakéné. En effet, la précarité des conditions de vie dictées par les contraintes de la tradition dans le village expliquait les angoisses de la population qui y habitaient.

II.1. La peur, les tortures et les meurtres liés à l'initiation au fétiche du Konmon

Selon **La grande Encyclopédie**, l'initiation est :

« L'ensemble des rites qu'un individu est obligé de subir pour passer au sein d'un groupe, d'un statut à un autre. » ⁽¹⁾

Les cérémonies d'initiation pratiquées par la majorité des sociétés dites primitives selon la même œuvre, sont souvent nommées par les anthropologues « cérémonies pubertaires. » Elles ne se situent cependant pas obligatoirement à l'âge de la puberté biologique. Des responsables de l'initiation attendent qu'il y ait un nombre suffisant de jeunes gens à initier. Le délai nécessaire aux préparatifs coûteux peut durer plusieurs mois, voire des années selon Ruth BENEDICT.

Van GENNEP intègre les rituels d'initiation à la notion plus vaste de rites de passage. Ce terme connote l'idée de transition d'un état à un autre, de l'enfance à l'âge de l'adulte. Dans son œuvre intitulée **Les rites de passage**, Van GENNEP signale que l'initiation est parfois dangereuse, c'est-à-dire angoissante, torturante, voire même mortelle. La décoration s'effectue par l'adolescent lui-même ou est imposée par les membres déjà initiés du groupe. L'opération peut causer une souffrance énorme sans compter le nombre de décès. Selon toujours Van GENNEP :

« La scarification frontale des jeunes garçons, particulièrement pénible, occasionne fréquemment la mort du patient. La chair est tranchée jusqu'à l'os. » ⁽²⁾

⁽¹⁾ La Grande Encyclopédie, Paris, Librairie Larousse. 1974, p. 333

⁽²⁾ GENNEP (VAN), Les rites de passage, Paris, Larose, 1924, p. 86.

Quant à ceux qui se refusent aux décorations, ils sont parfois condamnés au mépris du groupe, considérés comme dénués de virilité et en conséquence ils ne peuvent pas se marier. La circoncision et l'excision sont souvent considérées par de nombreuses sociétés dites primitives comme ayant trait à la décoration. Si l'on peut admettre qu'elles représentent pour ceux qui les subissent et pour leurs partenaires sexuels éventuels, un surcroît d'attrait, il semble insensé de se borner à cette explication selon Van GENNEP :

« Les sociétés qui pratiquent l'excision du clitoris sont celles qui exercent une répression sévères de la sexualité féminine. »⁽¹⁾

Il existe également des cas quoique rares, selon toujours Van GENNEP dans certaines sociétés dites traditionnelles, des pratiques de castration pur et simple lors de l'initiation. De même, des peines rigoureuses sont des sanctions qui peuvent être données à ceux qui boycottent les rites initiatiques :

« De même, les diverses mutilations corporelles, circoncision, excision, extraction des dents, amputation d'un doigt, scarification, sont des pratiques les plus cruelles de l'initiation.»⁽²⁾

La cruauté de l'initiation arrive trop loin. C'est dans ce contexte qu'Ahmadou KOUROUMA donne à ce problème la plus grande signification. Dans son roman **Les soleils des Indépendances**, l'héroïne, Salimata, symbolise la femme victime de l'initiation qui traînera longtemps les séquelles d'une expérience malheureuse. Jeune fille particulièrement belle, elle défaille lors d'une cérémonie initiatique de l'excision qui devait, selon la tradition, l'intégrer à son groupe social. A partir de ce moment, il ne sera jamais plus comme avant pour elle. Promise au bonheur, jusque-là, elle se trouve condamnée à un avenir de malheur. Des rites de passage permettent de prendre la mesure de l'aptitude du sujet à la souffrance physique et morale.

Par ailleurs, l'excision et la circoncision exigent l'amputation de la chair. Cette opération initiatique paralyse parfois le jeune initié du fait qu'il y a des parties du corps coupées, suivi d'écoulement d'une quantité considérable de sang, avec des outils non stérilisés. Malgré le caractère collectif de cette épreuve, les chants et les danses, l'atténuation de la cruauté n'est pas possible. Selon toujours *Les soleils des Indépendances*, d'Ahmadou KOUROUMA, Salimata est devenue stérile suite à l'excision qu'elle a subie lors de l'initiation. C'est ainsi que son long calvaire trouve l'origine dans cette cruauté de la tradition. C'est sur ce point que l'auteur fait porter sa critique bien plus que sur le rite de l'excision. Ensuite, Salimata est défavorisée au sein de ses concitoyens. Elle reste dans sa case comme dans une prison pendant longtemps :

⁽¹⁾ La Grande Encyclopédie, Paris, Librairie Larousse. 1974, p.333

⁽²⁾ GENNEP (Van), Les rites de passage, Paris, Larose, 1924, p.86.

« Seule avec ses malheurs, seule dans sa case, dans sa concession, dans le village, nuit et jour pendant des semaines, des hivernages et des harmattans. » ⁽¹⁾

Par ailleurs, le narrateur du roman de Pascal Baba F.COULOUBALY témoigne que l'angoisse, la torture et les meurtres sont des taches indélébiles des rites initiatiques. Dans le village de Fougakéné, les initiations causaient de sérieux problèmes :

« En effet, les initiations n'iraient pas sans poser de sérieux problèmes. » ⁽²⁾

II.1.1. La peur

Selon le dictionnaire Petit Robert, la peur est un malaise psychique, né du sentiment de l'imminence d'un danger caractérisé par une crainte diffuse, pouvant aller de l'inquiétude à la panique. Par ailleurs, quand une personne se trouve dans une situation où la sécurité n'est pas garantie, le peur peut la pousser à manifester un comportement étrange, comme celui de vouloir se réduire au néant. En effet, l'effet qui accompagne la prise de conscience d'une menace n'épargnait pas la population de Fougakéné. Quand les cérémonies initiatiques prirent fin, chacun se précipita chez lui pour s'y enfermer le plus rapidement possible. Une fois attrapé à l'extérieur de la maison, la tradition ordonnait des sanctions menaçantes par les veilleurs à l'égard des attardés :

« Avant de sortir de chez soi, on avait pris la précaution de laisser la porte ouverte dans l'intention, au retour de s'y engouffrer le plus rapidement possible pour se claustre. » ⁽³⁾

Certaines pratiques de la tradition peuvent engendrer un phénomène psychologique à caractère effectif marqué, qui accompagne une prise de conscience d'un danger réel ou imaginé. Lorsque cette menace persiste, ceux qui sont ravagés par l'angoisse peuvent décider de quitter ce milieu jugé invivable vers un autre endroit paisible. Lorsque le jour de la solennelle nuit initiatique approchait, les villageois de Fougakéné étaient angoissés :

⁽¹⁾ COUROUMA (Ahmadou), Les Soleils des Indépendances, Paris, Edition du seuil, 1976, p. 182

⁽²⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.) op. cit. p. 23

⁽³⁾ Ibidem, p. 23

« L'angoisse, savamment entretenue par les adultes pesait si fort au fur et à mesure qu'approchait le waraba n'kalon ⁽¹⁾ que l'on en perdait l'appétit, le sommeil, le goût de la vie. Pour échapper à ce glissement lugubre, certains jeunes avaient préféré fuir en Cote d'Ivoire, quitte à ne plus jamais retourner au village. Le waraba n'kalon était un véritable cauchemar. » ⁽²⁾

Aller aux toilettes est un besoin naturel pour tout être humain. Les circonstances dues à l'angoisse peuvent dicter aux adultes bien portants de satisfaire leurs besoins à l'intérieur de leurs maisons, alors qu'elles n'ont pas d'installations appropriées. En effet, la Tradition de Fougakéné n'admettait pas la sortie à l'extérieur de sa maison, lorsque les cérémonies d'initiation au fétiche avaient débuté. N'ayant pas la possibilité de se retenir, ni le droit de sortir à l'extérieur de peur d'être abattus, ils étaient obligés de se soulager à l'intérieur de leurs maisons :

« A l'intérieur, les besoins se satisfaisaient dans desalebasses ou de vieilles assiettes qui attendaient le lever du jour, pour être vidées de leur contenu. » ⁽³⁾

L'atrocité extrême des usages et des règlements de certaines pratiques initiatiques peut parfois être à l'origine de déficience ou de perte de la fonction motrice d'une partie du corps due à des lésions nerveuses. En effet, les enfants qui devaient subir les rites initiatiques transitaient d'abord sous le grand arbre dénommé « Fromager maudit ». Les jeunes à initier avaient une grande peur suite aux cris sauvage des initiés :

« Ceux qui étaient là-bas sous le fromager maudit, en attente des hurlements lugubres du peuple du Konmon pour être conduits dans le bois sacré, étaient paralysés par l'énorme peur des rigueurs qui ne cessaient de marquer cette longue nuit. » ⁽⁴⁾

Le sang est un liquide visqueux, de couleur rouge qui circulent dans les vaisseaux à travers tout l'organisme. Lorsqu'on a peur, le sang du corps devient généralement froid.

Par ailleurs, vu son importance, respiratoire, d'épurateur, régulateur, etc. son écoulement occasionné par une blessure cause pour le plus souvent une grande peur, non seulement chez la victime mais aussi chez ceux qui l'assistent. Lors des cérémonies initiatiques, l'obscurité de la nuit était à l'origine des blessures des enfants suite au déplacement forcé et rapide des jeunes qui s'évadaient du bois sacré pour ne pas être initiés.

⁽¹⁾ Waraba n'kalon : nuit de la solennelle manifestation du fétiche du nom de konmon en bambara pour la cérémonie initiatique.

⁽²⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 45

⁽³⁾ Ibidem, p. 58.

⁽⁴⁾ Ibidem, p. 60

L'écoulement de sang de Gnonmon avait laissé les fuyards dans l'angoisse. Yiriba avait eu peur. Il demanda à son ami Gnonmon qui s'était cogné l'orteil contre une bûche, si le sang se déversait encore :

« Il fait noir, répondit Gnonmon mais je crois que le sang continue à couler. Yiriba n'avait jamais eu aussi peur de sa vie. » ⁽¹⁾

Dans le grand cercle, les féticheurs dansaient, suivis de deux adultes initiés qui labouraient la clairière de leur course démente. Cependant, il coulait de leur bouche une litanie intarissable d'éloges et d'incantation dont ils se faisaient un honneur à travers les chants et les instruments joués. En pleine cérémonies initiatiques, les chants qui étaient criés par les initiés provoquaient la souffrance, le douleur et la peur chez les jeunes à initier :

« Les instruments jouaient, les chants cessaient d'être chantés pour être criés et les cris se transformaient en râles de furie, de douleur et d'angoisse. » ⁽²⁾

Dans le bois sacré, les jeunes à initier étaient remplis de terreur. Ils se regardaient les uns les autres avec un désespoir de pouvoir résister aux exactions des rites initiatiques dans le bois sacré. Chacun d'entre eux se sentait beaucoup plus menacé que ses voisins à travers le regard complaisant :

« Ils se regardèrent tour à tour, chacun espérant lire sur le visage de son voisin moins de terreur qu'il n'en ressentait lui-même. » ⁽³⁾

Les enfants qui avaient opté pour le boycott de l'initiation n'étaient pourtant pas sans peur. Etant conscient qu'une fois attrapés, ils devaient subir des sanctions sévères jusqu'à l'élimination physique. Les fuyards étaient animés de peur au fur et à mesure que le temps passait :

« A chaque minute qui passait, pesait lourdement sur les fuyards avec une peur et une angoisse qui allaient grandissant. » ⁽⁴⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 60

⁽²⁾ Ibidem, p. 70

⁽³⁾ Idem.

⁽⁴⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 79

II.1.2. La torture

Si la torture a été définie par un certain nombre d'instruments internationaux des droits de l'homme, il en est autrement des peines, des traitements inhumains ou dégradants.

En d'autres termes, la torture est tout acte par lequel des douleurs ou des souffrances aiguës, physiques ou morales sont infligées à une personne.

Dans le roman **Les angoisses d'un monde**, Pascal Baba F. COULOUBALY décrit la torture que les enfants subissent lors des rites initiatiques dans le village de Fougakéné.

Le monde moderne étant contre certaines pratiques et croyances de la tradition, le droit de ne pas être soumis à la torture ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants est l'un des droits les plus fondamentaux d'un être humain. Il est la base de tous les autres et doit être particulièrement protégé. C'est pourquoi les Nations Unies ont depuis la fin de la seconde guerre mondiale entrepris une large campagne de prévention et lutte contre la torture dans le monde entier par la création d'institutions et d'autres organes propres à l'éradiquer.

La torture est avant tout une peine grave. Elle est aussi une peine pouvant entraîner la mort. A la police spéciale de recherche, la torture est l'un des moyens que ses agents infligent aux présumés coupables du forfait commis, pour leur faire avouer qu'ils refusent de dévoiler. Cette pratique est souvent qualifiée d'opération inhumaine, selon Charles BAUDELAIRE :

« Quant à la torture, elle est née de la partie infâme du cœur de l'homme assoiffé de volupté. » ⁽²⁾

Par ailleurs, lors des cérémonies initiatiques dans le village de Fougakéné, la torture est autorisée par les responsables des rites. En effet, selon la conception des conservateurs, faire souffrir les enfants à initier, c'est pour leur apprendre la vérité.

Par contre, dans **L'homme révolté** d'Albert CAMUS, l'auteur n'est pas pour cette conception traditionaliste :

« Si la souffrance des enfants sert à parfaire la somme des douleurs nécessaires à l'acquisition de la vérité, j'affirme d'ores et déjà que cette vérité ne vaut pas un tel prix. » ⁽³⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 88

⁽²⁾ Dictionnaire Petit Robert, Paris, Edition de la glacière, 1995, p. 1004

⁽³⁾ CAMUS (Albert), L'homme révolté, Paris, Edition Gallimard, 1951, p. 76

Dans le bois sacré, lors de l'initiation à Fougakéné, les enfants étaient torturés suite aux déplacements nocturnes de ces derniers imposés par leurs aînés dans des conditions de souffrance énorme. En effet, le déplacement de ces néophytes dans la nuit des rites initiatiques faisait que l'œil ne jouait plus son rôle de guide à cause de l'obscurité. Les candidats à l'initiation qui se déplaçaient en masse se blessaient en se cognant les uns contre les autres ou contre les bûches et des mottes de terre suite au rythme rapide du déplacement imposé par les aînés :

« La marche vers le sinistre bois était plus pénible, sans compter l'obscurité. On se cognait sans cesse au talon du voisin ou à un bûche ou à une motte de terre, tant les rangs étaient serrés. »⁽¹⁾

Les veilleurs chargés d'assurer le déroulement sans entrave des rites initiatiques usaient des armes du piment et des poisons pour torturer des espions qui osaient épier les cérémonies comme Yiriba et sa bande de jeunes qui avaient boycottés les rites initiatiques. Le piment jeté en l'air se laissait conduire par le vent et forçait l'espion à se dénoncer en éternuant. Des signaux de torches permettaient aux veilleurs de se reconnaître entre eux, mais lorsqu'ils tardaient à se manifester après l'éternuement, les gardes se ruaient vers le bruit insolite pour infliger l'ultime correction. Lorsque le bruit semblait venir d'assez loin, ils se contentaient tous de jeter au vent un poison virulent dont la spécificité était de s'infiltrer dans le sang par les pores. La victime en avait alors pour une nuit 'agonie atroce :

« Ils étaient postés en grand nombre autour des huit quartiers munis de fortes doses de piments et de poison, de lourdes massues, voire de marteaux meurtriers. »⁽²⁾

Les tortures initiatiques à Fougakéné s'opéraient et se dirigeaient à la grande satisfaction du féticheur Batié, le responsable des opérations initiatiques. En effet, en plaine cérémonie, ce dernier donna l'ordre aux aînés, qui à leur tour se jetèrent avec violence et impulsion sur les néophytes pour les battre sans pitié selon la conception des rites. Étant donné qu'il n'était pas autorisé à tout le monde de pénétrer dans la hutte sacrée, tous les non-initiés qui y entraient pour l'initiation devaient être sérieusement battus pour avoir violé la demeure du fétiche :

« La fureur avec laquelle le maître du bois sacré avait exprimé cette envie poussa les anciens et adultes à se lever de concert et à se ruiner sur les tout nouveaux, munis de longs fouets qui ne firent que se lever et s'abattre avec de secs claquements. »⁽³⁾

⁽¹⁾ COULOUBARY(Pascal Baba F.), op.cit.p.64

(2) Ibidem, p.68

(3) Ibidem, p.76

La torture par les adultes et anciens envers les tout nouveaux à l'initiation était caractérisée par un désordre indescriptible. Aucune victime ne songeait à bouger de sa place, encore moins à se dérober aux coups de fouets. Le maître de l'initiation, dans la plus grande extase laissait faire. C'était pour les adultes et les anciens l'occasion de torturer les enfants à initier en usant de gros bâtons qui faisaient crier les victimes de l'initiation :

« On en avait vu certains user de gourdins mortels dans ce désordre où presque tout était permis. On entendait les cris étouffés, les râles impuissants de ceux qui payaient la rançon de leur entrée dans le bois sacré. » ⁽¹⁾

Les jeunes qui se laissaient dangereusement battre dans le bois sacré provoquaient un sentiment de pitié chez Yiriba l'un des jeunes qui avaient boycotté l'initiation. Caché dans le feuillage, il observait la scène avec pitié, comment ces jeunes gens étaient torturés, au moment où ils avaient encore une santé vigoureuse et saine :

« Comme dans une vision, il contemplait avec pitié ces jeunes corps encore valides, indemnes de toute maladie, qui se laissaient dangereusement battre sans le moindre cri. » ⁽²⁾

II.1.3. Le meurtre

Le thème de meurtre n'est pas nouveau en littérature. Les écrivains de tous les temps l'ont évoqué. Cependant, la fin d'une vie se présente différemment pour chaque être humain. Selon le dictionnaire Petit Robert, le mot meurtre signifie l'action de tuer volontairement un être humain. En effet, de nombreuses sociétés humaines ont été depuis longtemps secouées par des assassins dissimulés dans la communauté. Dans les sociétés à croyance traditionnelle, des chefs fanatiques du suivi rigoureux de la tradition commettent des fois des meurtres en éliminant physiquement ceux qui se révoltent pour le changement et le progrès ou ceux qui violent la règle de l'initiation. Comme ce sont les jeunes qui subissent ce rite, ce sont eux également qui subissent les conséquences des rigueurs de cette pratique, quand ils sont en dehors de la marge de ses contraintes.

L'année précédente, lors de la solennelle manifestation du fétiche pour la cérémonie initiatique, Batié, le féticheur a tué deux jeunes gens leaders du mouvement contre l'initiation :

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal F. COULOUBALY), op. cit. p. 78

⁽²⁾ Ibidem, p. 16

« Et lorsque l'année précédente l'éclat du waraba n'kalon avait failli être ternis par le refus catégorique de quelques jeunes de s'initier, Batié avait proprement liquidé les deux leaders du mouvement qui avaient trouvé la mort dans des conditions fort bizarres. »⁽¹⁾

Batié le féticheur et maître de l'initiation dans le village de Fougakéné, était persuadé de garde avec son conseil, responsabilité héréditaire dans le seul sens du respect, de la terreur et de la sauvegarde inconditionnelle du fétiche et ses institutions. Pour eux, il fallait même tuer son propre enfant pour sacrifier au fétiche du village. En cas de force majeure, rien n'empêcherait de se sacrifier :

« Batié et son conseil des anciens étaient fanatisés par la conviction que leur fétiche séculaire était le seul acquis ancestral pour lequel il valait la peine de se priver même de fils et, de faire don de sa propre vie. »⁽²⁾

Le féticheur Batié continuait sa ronde, toujours aux aguets d'une personne qui troublerait par son audace la nuit de l'initiation. Il fouilla dans tous les quartiers du village de Fougakéné pour vérifier s'il y rencontrerait un attardé nocturne. Au carrefour des pistes venant de tous les quartiers du village, le féticheur du nom de Soyiri, connu comme Batié pour son intransigeance, implorait tous les esprits de quatre coins de Fougakéné. Ayant entendu le bruit de Batié qui l'observait, Soyiri tenta de le tuer à l'aide de sa lance puisque la tradition permettait de commettre un meurtre dans de telles circonstances :

« Il s'empara avec rage de sa lance et se dirigea vers l'endroit où il avait soupçonné le bruit. Il faisait noir, mais Batié savait que celui qui venait ainsi sur lui avait très bonne vue. Sans donner le loisir de réfléchir plus longtemps, d'un mouvement preste, ramena sur la pointe de pieds et, courbé, déchira l'air de toute la force de ses jambes. Il était temps, car la lance de Soyiri venait de se planter une seconde plus tard à l'endroit où il était couché »⁽³⁾

Le maître de l'initiation considérait ceux qui s'opposaient aux rites de la tradition comme des sots. Il persuada les membres du conseil des anciens qu'il fallait éliminer tous les opposants à l'initiation. Comme pour créer un champ, on commence par abattre les Karités qui gênent, de même, la punition des opposants à l'initiation devait être très sévère. Des jeunes qui refusaient catégoriquement l'initiation et ses rigueurs étaient éliminés. Batié le féticheur déclara avoir frappé avec violence ses opposants, par l'intermédiaire de son fétiche. Chaque année, certains de ses opposants étaient tués :

⁽¹⁾ COULABALY(Pascal Baba F.), op.cit.p.16

⁽²⁾ Ibidem, p.20

⁽³⁾ Ibidem, p.38.

« Depuis que nous remplissons nos devoirs suprêmes envers notre culte, aucune année ne s'est écoulée sans que trois ou quatre de ces idiots n'aillent rendre compte de leurs méfaits dans le monde de nos ancêtres. »⁽¹⁾

Pendant les opérations initiatiques, dans certaines sociétés, toute personne non-initié, qui, poussée par une curiosité pour s'octroyer le droit d'assister aux rites doit être sévèrement puni, jusqu'à la peine capitale. Après l'assassinat, dans de telles circonstances seule la jouissance est recommandée :

« Réjouissez-vous ! Quelqu'un vient de payer de la vie une curiosité malsaine qu'il ne permettra plus que les ancêtres. Dans la clairière résonna un woou strident. On venait d'assommer froidement un être humain »⁽²⁾

Comme tous ses camarades, Yiriba ignorait ce qui se passait exactement dans le bois sacré. Mais ce dernier en savait assez sur la manière cruelle dont les secrets de l'initiation étaient protégés contre l'extérieur. Ce qu'ils savaient d'avance, c'était que l'initiation était un cauchemar des non-initiés. Sitôt franchi le cap de la circoncision, on faisait miroiter devant les yeux de l'adolescent toutes les affres qui l'attendaient dans le bois du fétiche du village. Lors de la circoncision, beaucoup de jeunes initiés succombent parfois à leurs blessures. Pendant le même rite, Yiriba avait failli mourir. De nombreux jeunes sont morts à cause des contraintes de la tradition qui prévalaient à Fougakéné :

« Pour être convaincu des dangers à venir, il suffisait de penser à tous ceux qu'il avait fallu lors des rites de circoncision. Le taux de mortalité n'avait rien de comparable entre les deux rites initiatiques. »⁽³⁾

Batié le féticheur affirmait avoir éliminé un homme quand il s'initiait à la chefferie, d'autant plus que la tradition exigeait pour le plus souvent des sacrifices humains pour obtenir ce qu'on cherchait :

« Du vivant de mon père m'initier à la chefferie, je fus obligé d'éliminer un homme comme moi . »⁽⁴⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY(Pascal Baba F.), op.cit.p.78

⁽²⁾ Ibidem,p.45

⁽³⁾ Ibidem,p.63

⁽⁴⁾ Ibidem,p.78

Tout à coup, dans le bois où se déroulaient les rites initiatiques, alors que les coups de fouets résonnaient sur les nouveaux à initier, le responsable de ces rites résonna la sonnette pour encore une fois annoncer un malheur. De l'extérieur, l'on entendait une cascade de voix pousser une chacune un lugubre. C'était le maître de l'initiation qui avait donné l'ordre d'abattre ceux qui s'étaient opposés aux cruautés initiatiques :

« On venait d'assommer froidement un être humain et d'autre humains qui s'étaient targués de balayer à jamais la lâche élimination physique du village. »⁽¹⁾

Après avoir ouvert la marche du groupe des jeunes qui avaient boycotté l'initiation, Yiriba et sa bande marchèrent avec une rapidité pour ne pas tomber dans une embuscade tendue par les veilleurs qui guettaient pour matraquer les intrus à l'initiation. Le souci de Yiriba était d'y passer sans être tué ou frappé par un malheur légitimé par tradition de Fougakéné :

« Son souci était d'échapper à cette sorcière de la mort avant d'être frappé à son tour par un malheur. Le féticheur se montrait impitoyable lorsqu'il s'agissait d'éliminer un jeune insolent »⁽²⁾

Dans beaucoup de sociétés du monde, un enfant est un être innocent. Par conséquent, les fautes commises par ce dernier devrait être à la charge de ses parents. Par contre, d'autres sociétés se montrent parfois impitoyables envers les enfants. Lors de la nuit solennelle de l'initiation aux fétiches à Fougakéné, personne n'était autorisée à sortir de sa maison à part les initiés. C'était courant que le féticheur Batié faisait de rondes nocturnes. L'atrocité de ce féticheur était tellement grande, que, non seulement il faisait périr tous les sorciers et vieux en flagrant délit entraînant de faire des opérations nocturnes, mais aussi un quelque jeune personne qui ne s'accuse de rien :

« Si de la même façon, il rencontrait une nuit un jeune en quête simplement d'air pur, dès le lendemain, il risquait de périr, de quelque mal étrange. »⁽³⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op.cit.p.80

⁽²⁾ Idem

⁽³⁾ Idem,p.102

Les enfants qui avaient boycotté l'initiation rencontrèrent le vieux Domatié et lui demandèrent le nombre d'assassinats qui avaient été commis par les responsables des rites initiatiques. Domatié répondit qu'il s'agissait des petits Tieni et Tnentié qui ont été tués par les veilleurs par des rites initiatiques :

« (...) de la mort du petit Tieni, l'unique garçon du vieux N'djidoï. Il était sorti pour uriner et les guetteurs l'ont surpris. Vous devez être déjà à Djinnafieni, lorsqu'au deuxième chant de coqs un autre enfant a succombé aux matraques des guetteurs. Il s'agit de Tnentié, l'unique petit frère de Massa, le maure d'école. » ⁽¹⁾

II.2. La situation sociale angoissante.

II.2.1. La superstition

Selon le dictionnaire **Petit Robert**, la superstition est le comportement irrationnel vis-à-vis du sacré. Elle est aussi l'attitude religieuse considérée comme vaine. C'est aussi croire que certains actes et signes entraînent mystérieusement des conséquences bonnes ou mauvaises. De même, la superstition est la croyance aux présages, à la magie, au respect maniaque. En tout état de cause, la superstition est critiquée par de nombreux penseurs, jusqu'à la qualifier de la religion aux âmes basses. Dans son œuvre **Les pensées**, Joseph JOUBERT le confirme :

« La superstition est la seule religion dont soient capables les âmes basses. » ⁽²⁾

Dans le village de Fougakéné, la population est tenaillée dans l'angoisse suite à sa tradition et à sa croyance superstitionnelle liée aux sorciers. Dans le même ordre d'idée, la sorcellerie fait essentiellement appel au mal de la tradition. Par principe, dès qu'il s'agit de sorcellerie, la victime est tenu pour injustice selon Pierre SEJOURNE dans **superstition** ⁽²⁾

Dans le même ordre d'idée, la superstition est une préoccupation de Pascal Baba F. COULOUBALY pour décrier la tradition. Il met en scène dans son roman des villageois ravagés par l'angoisse de la sorcellerie dans le village de Fougakéné. Par ailleurs, en Afrique, le rôle de la sorcellerie est le plus important, car il s'accompagne d'une conception selon laquelle la souffrance est une punition infligée par des mauvais esprits.

⁽¹⁾ JOUBERT (Joseph), *Les pensées*, Monaco, Edition du Recher, 1982, p. 15

⁽²⁾ SEJOURNE (Pierre), *Superstition*, Paris, Edition Mangelot, 1939, p. 217

Dans le cas où la souffrance est imméritée, « le malade et les seins invoquent la sorcellerie. »⁽¹⁾ On attribue bien le malheur qu'on subit à des esprits malfaisants ou à des sorciers, mais on ne considère pas les agissements des uns ou des autres comme étant plus répréhensibles que d'attaquer physiquement un adversaire selon SEJOURNE. Dans l'univers du cauchemar, on attribue dans des contrées fort éloignées les uns des autres le même genre de pouvoir sinistre aux sorciers. Il semble y avoir un fond commun traditionnel permettant d'accuser ceux-ci de presque tous les maux. Dans beaucoup de sociétés africaines à croyance superstitieuse, la tradition permettant d'accuser ceux-ci de presque tous les maux. Dans beaucoup de sociétés africaines à croyance superstitieuse, la tradition leur fait croire que les sorciers peuvent se changer en animal pour dévorer des attardés nocturnes. Agissant la nuit, ils sont associés à la forêt, aux champs, etc. Au Burundi par exemple, la superstition liée aux sorciers appelés communément Abanyamageza est de l'actualité.

Selon le chercheur Pierre SEJOURNE, les sorciers sont réputés gens laids, tristes et peu sociables. Ils mangent seuls pour ne pas avoir à partager leur nourriture, mais ils peuvent se révéler dangereux si les autres ne les invitent pas. Ils sont arrogants et susceptibles, souvent dotés d'yeux rouges dont le regard peut causer du tort. Il ajoute que, les individus les plus exposés aux soupçons de sorcellerie sont souvent les voisins peu sociables, les infirmes, les lépreux, les vieilles femmes, les vieux hommes, seuls à la charge de la communauté, etc.

Dans les termes de SEJOURNE, les sorcelleries peuvent être imputées à un voisin et peu sociable dont les traits physiques font peur. Elle peut être aussi pour un travailleur trop acharné. On laisse entendre que les esprits familiers travaillaient les terres du sorcier pendant la nuit ou s'approprient la fertilité des champs voisins. C'est ce qui est comparable à ce que certains Burundais appellent kwabura.

Signalons que pour détecter des sorciers et des empoisonneurs, le même chercheur signale certaines preuves superstitieuses qui consistent à plonger le bras dans l'eau bouillante, à marcher sur des braises ou à lécher un fer rouge. Ainsi, cette pratique est comparable à ce qui est communément appelé ikibabo dans certaines régions du Burundi.

Parmi d'autres procédés, il cite celui du prophète congolais Simon KIMBANGOU qui, baptisant ses adeptes dans une rivière, identifie les sorciers en puissance d'après la manière dont l'eau se répand sur leur chevelure. Pierre SEJOURNE affirme que les sujets soupçonnés comme des sorciers ou empoisonneurs sont parfois mis en mort. La punition semble variée avec leur situation sociale et leur popularité personnelle. L'administration s'impose parfois pour empêcher ces petites communautés qui croient à la sorcellerie et à l'empoisonnement de tuer toute personne accusée de sorcier ou d'empoisonneur, puisque la communauté fondrait très vite si chaque décès devait être suivi de la mort d'un tenu pour responsable.

Suite à l'angoisse liée au présumé sorcier ou empoisonneur au sein de la population à la croyance superstitieuse, tout le monde cherche à se protéger des sorciers et s'en délivrer par le port des talismans.

⁽¹⁾ SEJOURNE (Pierre), *Superstition*, Paris, Edition Mangelot, 1939, p.217

Dans une société déchirée par une crise sociale, l'accusation mutuelle de sorcellerie est fréquente. Robert MANDROU a apporté à cette question une réponse globale :

« Les épidémies de sorcellerie sont indice d'une mutation sociale, le procès de sorcellerie, un moyen de dérivation, la chasse aux sorcières, une parade dans une société ébranlée par des révoltes, et le sorcier est devenu un bouc émissaire. »⁽¹⁾

La société africaine contemporaine reste encore très marquée par diverses formes de croyances qui affectent bien que les citadins que les villageois. Au Burundi par exemple, des guérisseurs certaines maladies d'une façon superstitionnelle. Au Sénégal comme en Ouganda, remarque Cheik ANTA Diop⁽²⁾, on croit à l'existence parmi les humains d'un être qu'on devrait appelé proprement sorcier-mangeur d'êtres pour le distinguer du sorcier traditionnel.

Dans **Œdipe africain**, E.ORTIGUE⁽³⁾, fait observer qu'à chaque remaniement ministériel annoncé ou pressenti, certains de hauts fonctionnaires font antichambre chez les grands sorciers et leur laissent des sommes considérables.

Les peurs et les tares inévitables dont parlait Robert DELAVIGNETTE⁽⁴⁾ ns semblent donc pas avoir totalement disparu. C'est à bon droit que Sembène OUSMANE s'attaque dans la préface de **Véhi-Ciosane**, à ce qu'il nomme également la grande tare de votre époque, c'est à dire la superstition⁽⁵⁾.

En prenant le risque de raconter l'inceste dont s'est rendu coupable Guibril-Guedj Diop, chef de village musulman fervent descendant d'une illustre famille, Sembène Ousmane entend donc bien assumé sa responsabilité d'écrivain et prendre ses distances vis-à-vis d'une tradition qui « maintient l'oppression, développe la vénabilité, népotisme, la gabegie et ses infirmes par lesquels on tente de couvrir les bas instincts de l'homme. »⁽⁶⁾

(1) Enceclopidia universalis, vol.16 p.100

(2) Cheik(Anta Diop), l'Unité Culturelle de l'Afrique Noire,Paris, Edition du Seuil , 1970, p.58

(3) ,(4) ,(5) ,(6) Ibidem,pp.60,70,72, 80

En effet, l'analyse historique des variations sémantiques du terme Superstition confirme le Jugement de RENAN qui voyait là un mot d'une clarté superficielle utilisée pour désigner des croyances et des pratiques religieuses irrationnelles. Il se révèle être le plus souvent un concept par lequel on condamne la religion de l'autre, voire toute la religion.

Une approche phénoménologique pourra limiter la superstition à une attitude psychologique spécifique, celle d'un sujet qui, en proie au sentiment d'une menace diffuse et transcendante adhère à des croyances et à des pratiques traditionnelles qui soient sans fondement et sans valeur.

Pour Müller-GRAUPA, la superstition indiquera l'essence démoniaque et la croyance aux démons. Pour Flink LINKOMIE, le sens de la superstition procéderait par l'intermédiaire du pouvoir divinatoire et de la sorcellerie. Par ailleurs, la superstition observe KZUCKER, « nous libère de la crainte de la mort, nous empêche d'être troublé par l'ignorance des choses de laquelle provienne souvent d'horrible épouvante. Ainsi, parce qu'elle est ignorance, la superstition est vaine, et parce qu'elle est commandée par la crainte, elle est toujours excès même des rites et du culte. Se situant contre la raison, elle est une fausse croyance, une erreur pernicieuse, une folie. »⁽¹⁾

Les chrétiens taxent à leur tour la superstition comme les doctrines de leurs adversaires païens quand ils disent :

« La Religion est le culte du vrai Dieu, la Superstition, celle d'un faux dieu. »⁽²⁾

Parmi les textes patristiques traitant la superstition, ceux de Saint Augustin jouèrent naturellement un rôle capitale dans l'Occident médiéval. L'évêque HIPHONE range dans la superstition « l'idolâtrie, l'évocation des démons, les arts magiques, les haruspices et les augures, les ligatures et les remèdes condamnés par la science médicale, les caractères mystiques, les talismans et les vaines observances telles que la rencontre jugée néfaste d'une pierre d'un chien, d'un chat, d'un chacal, d'un vautour, de certains serpents, etc. »⁽³⁾

⁽¹⁾ KZUCKER, psychologie de la superstition, Paris, Payot, 1952, p.23

⁽²⁾ Ibidem, p.30

⁽³⁾ Idem

Pascal Baba F. COULOUBALY, dans son roman, n'est pas loin de l'idée de Saint Augustin et de l'Evêque HIPPONE dans leurs textes patristiques, en ce qui concerne les animaux présagés. En effet, dans les huit gros quartiers de Fougakéné, les chiens ne jouaient pas seulement le rôle de chasse ou de gardiennage, mais aussi celui de présage :

« Les aboiements de quelques chiens, tantôt longs et langoureux, tantôt brefs et rageurs, fendaient l'air, signe annonciateur disait-on du réveil des morts, des djinns et de tous les esprits de la nuit. » ⁽¹⁾

La liberté étant l'un des facteurs du meilleur épanouissement de l'homme, la superstition est l'handicap à ce droit dont l'homme a tant besoin dans son émancipation. La nuit étant entourée de pensées superstitionnelles, la population de Fougakéné, était envahie par la peur liée à cette croyance. Elle était obligée de s'enfermer de peur qu'elle rencontre à l'extérieur un sorcier qui la dévorerait. Il était interdit de sortir de la maison pendant la nuit :

« La superstition qui régnait sur Fougakéné était de nature à interdire même aux adultes de s'aventurer loin de leurs portes, ne serait-ce que pour aller aux soins. » ⁽²⁾

Dans certaines régions du Burundi, l'existence d'une redoutable secte des mangeurs d'hommes est une réalité. L'utilisation de certaines racines ou plantes médicinales facilite, dit-on, la disparition magique ou la métamorphose des spécialistes en la matière. De même, dans le village de Fougakéné, il y avait des oiseaux géants qui, selon la superstition, se transformaient en sorciers. A cette heure, ils accaparaient les grands fromagers dominant les huit quartiers.

Dans le village de Fougakéné, toutes les places publiques et les ruelles qui, pendant le jour étaient bruyantes, pendant la nuit étaient vides. Les non-initiés se dépêchaient de rejoindre leurs cases avant la tombée de la nuit. Même à l'intérieur de la maison, la superstition faisait croire au redoutable secte des mangeurs d'hommes à qui nulle cachette n'était inaccessible :

« Il leur suffisait, en effet, de s'en remettre à leur science pour être aussitôt invisibles, pour se changer en reptiles, en arbre, en insectes, en aiguilles même capables de vous piquer sous votre couverture. » ⁽³⁾

⁽¹⁾ KZUCKER, Psychologie de la superstition, Paris, Payot, 1952, p. 30

⁽²⁾ Idem

⁽³⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 9

La confiance protectrice dans les objets superstitieux comme les gris-gris, les amulettes, les talismans, etc. n'est pas un phénomène nouveau dans les sociétés africaines. Au Burundi, certaines personnes dépensent beaucoup d'argent pour se procurer lesdits objets, dans le but de se protéger et d'immuniser leurs familles contre tout danger qui serait envoyé par leurs voisins. De même, l'univers superstitieux faisait qu'une menace mortelle envahisse les cœurs de toutes les âmes du village de Fougakéné. Puisque rien ne permettait de savoir d'où viendrait le danger, l'on passait son temps à surveiller l'attitude de ses voisins et à interpréter leurs paroles. La médecine moderne étant négligée, la population était persuadée que ces objets étaient leurs protecteurs :

« Dans une telle atmosphère, chacun cherchait à se protéger. Sur le corps, accrochés aux vêtements, dans les maisons, aux champs, partout où l'activité quotidienne pouvait s'exercer, les gris-gris, amulettes et talismans étaient les seuls alliés surs et honnêtes. »⁽¹⁾

Dans le Burundi traditionnel, lorsque la personne qui cherchait une épouse ou un époux était détestée plusieurs fois, elle pouvait aller consulter un guérisseur qui lui recommandait parfois une douche magique et immunisante contre le mauvais sort. La même opération pouvait également être ordonnée pour se protéger contre les insectes ailés à la piqûre mortelle dont les sorciers se servaient pour tuer à distance.

En effet, N'Fâ Bâ, après s'être rassuré que toutes les portes des cases de ses femmes étaient bien fermées par des nattes, avança prudemment dans les ruelles noires du village, appuyé de tout son poids sur un solide bâton à tête de massue, rasant les murs et vérifiant à chaque pas qu'il était bien seul. Ayant traversé la place publique, il longea résolument la ruelle de Travéléna, l'un des quartiers du village du côté du cimetière réservé aux personnes âgées. Il allait prendre une douche magique en se lavant avec une décoction de plantes qui immunisaient contre les insectes envoyés par les sorciers dont la piqûre était mortelle :

« C'est auprès des ancêtres à cette heure-ci qu'il allait se laver avec une décoction de plantes dont lui seul détenait le secret ou du moins, croyait-il être le seul à disposer de tels antidotes qui immuniseraient contre tous les Cortés⁽²⁾ les plus violents. C'était sous le plus grand arbre du cimetière qu'il avait caché une poignée de feuille de trois arbustes différents, dont les pouvoirs protecteurs ne pouvaient être contestés. »⁽³⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 11

⁽²⁾ Cortés : Insectes à la piqûre mortelle dont les sorciers se servent pour tuer à distance en milieu Bambara

⁽³⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. pp. 11 – 12

Dans les traditions africaines, certains oiseaux sont considérés comme porte-malheur, et leurs cris seraient maléfiques. Tel est le cas des hurlements d'un hibou perché sur le toit d'une maison familiale interprétés par certains Burundais comme un mauvais présage dont le message serait annonciateur d'une mort prochaine dans la famille. Ce message caché et inconnu par la nature était le secret des seuls initiés, capables d'interpréter des doctrines et pratiques secrètes. Ainsi, lorsque les hurlements de ces oiseaux-sorciers s'arrêtèrent un moment, le féticheur Batié déchiffra le message sinistre transmis par ces oiseaux maléfiques. Le hurlement de ces oiseaux était un défi lancé en sa défaveur qui signifiait qu'ils voulaient la chair d'une personne :

« Dans le plus grand fromager dominant le village se firent entendre les premiers hurlements sinistres des guini ⁽¹⁾, ces oiseaux maléfiques pour une oreille attentive et initiée, leurs hurlements signifiaient tantôt qu'ils venaient de se gaver, tantôt qu'ils réclamaient la chair d'une victime. Leurs hurlements furent arrêtés pour déchiffrer le message sinistre qu'ils transmettaient. La voix d'un guini mâle soutenue par celle d'une femelle à laquelle se mêlait celle d'un petit le tout repris par le chœur d'un groupe réclamaient une vie humaine. » ⁽²⁾

Certains endroits comme les carrefours des chemins se font souvent attribuées des esprits bienfaisants capables de secourir les hommes en cas de détresse et de sollicitation. La discrétion était impérative, l'imploration de ces djinns devait se faire la nuit où le solliciteur de ces esprits se munissait du feu pour l'éclairage de l'endroit des opérations. N'ayant pas confiance en la médecine moderne, Soyiri, en plein carrefour devait prier les esprits :

« car cet endroit avait la réputation de loger des djinns qui, à cette heure de la nuit venait en aide aux mortels qui les sollicitaient. Batié observait de loin le visage sévère éclairé par intermittences de quelques lueurs qui s'échappaient d'un faible feu de bois allumé en plein centre du carrefour. Soyiri devrait implorer tous les esprits de quatre coins de Fougakéné. » ⁽³⁾

⁽¹⁾ Guini : en langue Bambara, le terme désigne un insecte ailé à la piqûre mortelle dont les sorciers se servent pour tuer à distance.

⁽²⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 18

⁽³⁾ Ibidem, pp. 18 - 19

Certaines croyances superstitieuses légitiment la destruction massive de biotope et de biocénose de la nature. En effet, étant persuadé que les cris d'animaux de la brousse dérangent les esprits qui habitent le village de Fougakéné, des chasseurs se mobilisent au moins une fois l'année pour chasser ces animaux, avec des armes et avec du feu qui consomme la brousse et tout être vivant qui s'y trouve. A ce jour du solennel feu de brousse, des centaines d'hommes armés s'abreuvent à la source attribuée aux djinns qui remercient la gent humaine qui avait chassé les animaux :

« Petit royaume hautement hanté, il ne daignait pas recevoir le commun des mortels qu'une fois l'an, c'est-à-dire le jour du solennel feu de brousse de Fougakéné. Ce jour-là, fatigués et assoiffés par leurs courses et leurs randonnées à travers la brousse derrière les sauterelles, les oiseaux et les animaux, des centaines d'hommes armés de Fougakéné avait plaisir à y échouer sans crainte pour y abreuver en accord avec les djinns qui les récompensaient pour les avoir débarrassés d'un voisinage trop bruyant. »⁽¹⁾

A l'instar du baobab et du fromager en Afrique de l'Ouest, le ficus au Burundi, est un arbre traditionnellement sacré. L'endroit où il se trouve peut être un lieu de vénération des esprits des ancêtres morts, ou le lieu de conjuration des djinns malfaisants. Par ailleurs, selon la superstition animiste, la violation des interdits pouvait susciter une colère mortelle de la part des djinns qui réclamaient vengeance. Le vieux Domatié, ayant violé le lieu sacré des djinns, fut saisi de grande peur. C'est pourquoi, pour calmer ces esprits qui l'écraseraient de leurs courroux, suite au sacrilège commis, il les implora pour avoir violé leur sanctuaire :

« Moi, Domatié, pauvre humain, indigne de confiance et de responsabilité, faible jusqu'à la féminité, je viens vous faire mon dernier sacrifice avant de tomber écrasé par votre juste courroux, car moi Domatié, j'ai violé le sanctuaire de mes djinns. »⁽²⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 89

⁽²⁾ Ibidem, p. 96

Les médicaments, selon la superstition exigent des conditions qui s'exécutent scrupuleusement, si l'on veut bien la guérison. Au Burundi, certains médicaments traditionnels exigent des incantations, des gestes, des positions ou d'autres rites superstitieux avant, pendant ou après la prise de ces médicaments par un malade. Dans le même ordre d'idées, l'efficacité d'une douche magique et immunisante du chef du village N'Fâ Bâ devait être redoutable si on savait respecter à la lettre les recommandations qui devraient guider sa préparation :

« Le puits de Salimata se trouvait à quelque trente mètres de son champ d'opération. Il irait y puiser de l'eau, car l'eau qui devait servir à bouillir les feuilles sacrées ne devait avoir servi au préalable à aucun usage domestique. La force de cette douche serait redoutable si on savait respecter à la lettre les recommandations qui devraient guider sa préparation. »⁽¹⁾

Parfois, les sacrifices devaient être des animaux que l'on égorgeait pour ensuite asperger le sang aux objets sacrés et sur le lieu de vénération « Parfois, les prières sont inopérantes, l'on passera aux sacrifices pour enfin attendrir les dieux. »⁽²⁾ Après les opérations, l'interprétation superstitieuse des positions des objets sacrés jetés et tombés par la suite devaient être en faveur ou en défaveur du sacrificateur :

« Puis, prenant l'une après l'autre les colas, il les divisa de ses dents, en cassant toujours un bout qu'il mâchait et rejetait sur l'objet noirâtre tout en continuant. Il venait de terminer cette phrase en étrouillant de ses dents, d'un geste sec, le poulet des djinns. Il se précipita sur une cola, en lançant les deux moitiés et fut stupéfait de voir qu'elles s'ouvraient également toutes les deux à la voûte de l'arbre. »⁽³⁾

Les sacrifices rendus aux dieux, pour le plus souvent ne devaient être consommés par personne. Domatié abandonna sur le lieu de vénération, cola et poulet, et quitta le baobab :

« Puis, négligeant et cola et poulet, il ramassa son vieux chapeau troué et les yeux encore embués de larme, fixe l'objet noirâtre couvert par l'oiseau de bonheur, il recula respectueusement et se baissa le plus possible pour sortir. »⁽⁴⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 97

⁽²⁾ NGORWANUBUSA (Juvénal), Boubou Hama et Amadou HAMPATE BA, La Négritude des sources, Paris, Edition Publisud, 1993, p. 68

⁽³⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 97

⁽⁴⁾ Ibidem, p. 98

II.2.2. L'empoisonnement

« La contamination des aliments par des poisons est chose courante dans le Tiers-monde et ne se limite pas aux régions reculées. Ces épidémies frappent des centaines, voire des milliers de gens. »⁽¹⁾

Dans certaines sociétés africaines à croyance traditionnelle, des règlements de compte entre les gens sont nombreux. Des fois, l'empoisonnement dû à la tactique malicieuse de faire consommer des substances capables d'incommoder fortement ou de faire mourir est opéré. Ces produits toxiques sont les plus souvent mis dans les boissons agréables à boire. Dans le village de Fougaké né, les féticheurs Batié et Soyiri voulaient se tuer par empoisonnement :

« Il en était ainsi depuis des années. Il était même arrivé que les deux féticheurs cherchent à s'éliminer en l'empoisonnement leur pots dolo ⁽²⁾. » ⁽³⁾

Le hasard peut faire qu'un repas empoisonné ne soit pas consommé par son destinataire, mais par quelqu'un d'autre qui ignore le guet-apens. Cependant, Mamy ne s'empêcha pas de faire remarquer à son ami Yiriba qu'on avait empoisonné son repas :

« Excuse-moi, Yiriba, j'ai oublié il y a un instant de te dire que tu ne devrais plus ni coucher, ni manger chez toi désormais. Vois-tu, lorsque ce midi tu m'as envoyé prendre ta mobylette dans ta chambre, j'ai trouvé quelques poulets qui y picoraient un plat de riz. Je supposais que c'est ta mère qui, t'ayant trouvé absent, l'avait laissé là. Quelques minutes après, lorsque je sortais les mêmes poulets qui titubaient dans la cours en poussant des coquettement bizarres, avant de s'affaler, secoués de tremblements. Ils étaient tous morts lorsque je vous ai rejoints à Zobougou. Ton repas était donc empoisonné. » ⁽⁴⁾

L'empoisonnement étant considéré comme l'acte ignoble du fait qu'il décime la race humaine ainsi que d'autres êtres vivants vivants utiles à l'homme, la préparation de ces produits nuisibles à la santé est généralement clandestine. Par contre, dans le villageois de Fougakéné, les responsables de l'initiation étaient complices des sorciers et des empoisonneurs. Massa n'avait pas besoin de se déplacer pour découvrir des empoisonneurs en train de piler des poisons, du fait qu'ils les pilaient en plein air. Occupé à son espionnage, Massa découvrit la voix caverneuse du féticheur Batié qui recommandait à Waraba et N'djifing de piler du poison pour éliminer les jeunes qui avaient boycotté l'initiation :

⁽¹⁾ BOUGUERRA (Mohamed), Les poisons du Tiers-Monde, Paris, Edition La Découverte, 1985, p. 60

⁽²⁾ Bière locale agréable à boire en milieu Bambara

⁽³⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p.19

⁽⁴⁾ Idem , p.24

« Massa n'avait pas besoin de se déplacer pour démasquer Waraba et N'djifing qui, tout de suite, pilaiient du poison à Wassatiola. »⁽¹⁾

Le rôle d'un père de famille est d'une importance capitale. Parfois, les empoisonneurs se cachent derrière la tradition pour éliminer des pères de familles. Ceci laisse la veuve Waraba et l'orphelin Yiriba à la merci de la misère et de l'angoisse. Cette grande peur est due à ce danger de menace permanente par des empoisonneurs environnants :

« Il lui rappelait avec angoisse son père Bala dont le tempérament belliqueux avait bien dû céder au cours d'une beuverie, devant ses collègues qui lui avaient de concert malicieusement servi un pot fortement empoisonné. »⁽²⁾

Des fois, des meurtres se commettent au sujet de l'amour. Lorsque une fille à l'âge de se marier avait plusieurs prétendants, ces derniers pouvaient s'éliminer physiquement par empoisonnement pour que celui qui reste puisse être sans rival. Dans le village de Fougakéné, de nombreux jeunes hommes étaient déjà disparus sous l'effet des poisons du féticheur Batié, pour les mêmes motifs :

« Le Konmontigui⁽³⁾ se montrait impitoyable lorsqu'il s'agissait d'éliminer un jeune insolent, et Batié, depuis plus d'une dizaine d'années, ne comptait plus le nombre de jeunes qui avaient disparu sous l'effet de ses poisons pour des motifs comme celui de songer honnêtement épouser une fille convoitée par un vieillard. »⁽⁴⁾

Dans beaucoup de sociétés, les anciens sont pour le plus souvent parmi les grands défenseurs de la tradition. En effet, Yiriba et sa bande des révoltés contre l'initiation étaient recherchés pour être tués par empoisonnement :

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 37

⁽²⁾ Ibidem, op. cit. p. 43

⁽³⁾ Propriétaire du fétiche du nom de Konmon adopté par un clan, une tribu ou un village en milieu Bambara.

⁽⁴⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 80

« Le lendemain, dès l'aube, les recherches par les surveillants continuaient de plus belle, pendant que Batié et son conseil s'aiguisaient la langue en discours pour l'assemblée des anciens, en vue de leur condamnation, triaient les poisons les plus violents, afin qu'il n'y eut point trace de leurs noms pendant des générations. »⁽¹⁾

II.2.3. Autres délits de la tradition

Après que l'ombre de la nuit couvrait le village de Fougakéné, l'absence de lumière laissait dans un vif regret les enfants en mal de jeu et de tam-tam du fait que la tradition n'autorisait le battement pendant la nuit. A fougakéné, la tradition interdisait aux femmes d'obliger les causeurs venus du voisinage de rentrer, même s'il était temps de dormir et surtout que les femmes n'avaient pas de parole. Pour ce faire, les femmes se laissaient ravagées de résignation jusqu'à ce les causeurs se décident de rentrer par leur propre volonté :

« Les femmes avaient comme d'habitude, attendu avec résignation que les causeurs se décident enfin à rentrer chez eux pour entreprendre de ranger les derniers ustensiles de cuisine de peur que quelque vache ou chèvre rebellent à l'enclos, ne vinssent à les briser. »⁽²⁾

c'est par le biais du thème de la femme que l'injustice sociale envers les personnes de sexe féminin trouve dans la tradition sa plus remarquable illustration. Cela est relevé du roman africain en général, et du roman de COULOUBALY en particulier. Au fur et à mesure qu'il y a le progrès, l'influence des idées nouvelles contre les forces de la tradition se fait sentir. A cet effet, le clivage devient plus vaste entre les anciens et les jeunes. C'est pourquoi, les conservateurs et les modernistes constituent deux mondes inconciliables. En fait, deux visions de l'avenir s'opposent. D'une part, l'avenir se confond de la continuité, l'attachement à des structures sociales répétitives. D'autre part, il postule la marche en avant par le renouvellement, le rejet de formes et de pratiques désuètes.

De même, un choix entre deux types de sociétés s'impose. Des conservateurs de la tradition n'entendent renoncer à leur privilèges, à un type de société qui les avantagent singulièrement. Pour eux, la femme constitue un signe de richesse, un bien matériel dont l'acquisition rehausse la stature sociale de l'homme. Le traitement cruel que la femme subit, procède d'une relative déshumanisation au même titre que les objets. Il devient ainsi évident que promouvoir la femme revient à heurter de front les anciens qui confisquent la tradition pour dominer les autres.

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op.cit.p.82

⁽²⁾ Ibidem

De plus, nous soulignons les conditions de la femme telles que Pascal Baba F.COULOUBALY les décrit dans l'intention de conduire, sur ce point, le procès de la tradition. Il rend compte succinctement de la contestation de la place faite à la femme. Il dénonce la place à laquelle la femme se trouve reléguée dans la société traditionnelle. Le statut inférieur qui lui est dévolu est le rôle de second plan que la tradition condamne à jouer selon laquelle la femme doit rester au foyer pour le service et la procréation :

« Orphelin de père, il avait tôt appris par expérience que rien n'était plus pénible que de gravir les échelons de la vie aux côtés d'une mère qui, au demeurant, parce que femme, ne bénéficiait d'aucun pouvoir, ni aucune autorité dans un village comme Fougakéné. »⁽¹⁾

Le problème du mariage ouvre la voie à la critique de la tradition par la jeunesse comme par les modernistes. Ils renoncent pour une fois à l'exaltation du passé pour mettre en cause certains aspects importants du patrimoine culturel au nom du progrès. Par ailleurs, nous pouvons noter l'élargissement de la place faite au problème de la polygamie dans le roman de COULOUBALY. Il s'y arrête pour montrer une structure familiale significative d'une certaine originalité culturelle mais qui n'est pas sans entraîner des abus.

En effet, la tradition qui prévalait à Fougakéné favorisait la polygamie et la malignité des époux envers leurs épouses. Le féticheur Soyiri, après avoir imploré tous les esprits des quatre coins de Fougakéné au carrefour des chemins, ramassa tout son matériel pour rentrer avant qu'il ne soit jour de peur que quelqu'un ne vient le surprendre dans ses opérations. Dicté par les contraintes de la tradition fétichiste, il n'avertit aucune de ses femmes à propos de ses opérations nocturnes. C'est pourquoi, il devait aller et revenir sans que personne ne le sache. Aux premiers chants du coq, il se hâta et rentra vite, car il ne voulait pas que ses femmes sachent qu'il avait toute une nuit d'elle :

« Il ferait bientôt jour. Mieux valait rentrer chez soi pour qu'au matin ses femmes allassent résolument frapper à la natte de sa chambre, leur laissa ainsi croire que la nuit durant, le maître avait dormi d'un sommeil sans histoire. »⁽²⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY(Pascal Baba F.),op.cit.p.15

⁽²⁾ Ibidem,op.cit.p.15

L'école prend des dimensions de grande envergure et touche en même temps beaucoup de domaines. Elle bouleverse les habitudes antérieures et crée de nouveaux besoins. Là où elle s'est implantée, il est difficile de l'y arracher. Elle change le mode de vie des sociétés concernées. C'est ainsi que par exemple, dans un pays comme le Burundi où la coutume veut que ce soit la fille en âge scolaire qui fait les travaux ménagers, on aura des problèmes de l'envoyer à l'école. Mais au fur et à mesure que l'école gagne du terrain, la mentalité change. Par ailleurs, l'entrée à l'école entraîne un autre problème grave dans les sociétés traditionnelles qui est celui du conflit des générations. En effet, ce dernier naît du fait que les enfants qui ont fréquenté l'école et la ville se croient supérieurs à leurs pères et grands-pères.

De plus, les défenseurs de la tradition bloquent leurs aspirations au progrès, s'efforcent de s'enfermer dans un monde dépassé selon les modernistes. De là, leur regard à la fois pénétrant et critique jette le tort sur ceux qu'ils considéreraient comme leurs adversaires. Rien n'est plus significatif que la stigmatisation de la tradition par la satire de ceux qui luttent contre l'implantation des écoles pour une éducation moderne :

« Ne s'étaient-ils pas catégoriquement opposé à l'implantation d'une école par l'administration ? N'avaient-ils pas bastonné un marabout et ses talibés qui avaient voulu s'installer de force à Fougakéné ? Non, ce ne serait pas pour demain que les sages de ce bourg traiteraient à la légère la tradition et ses contraintes. » ⁽¹⁾

Les défenseurs de la tradition sont des fois irréductibles et inflexibles à l'abandon de certaines pratiques nuisibles à l'homme. Toujours cramponnés sur leurs idées, le féticheur Batié et son conseil des anciens étaient persuadés que le suivi scrupuleux des normes de la tradition devait être à perpétuité :

« Jamais Batié n'avait pu se rallier à l'idée que le monde changeait. A ceux qui essayaient de le lui faire admettre, il répondait invariablement que le soleil continuait toujours à se lever à l'Est. » ⁽²⁾

La médecine moderne ayant le pouvoir de limiter la prolifération de différentes maladies qui, jadis, décimaient des milliers de personnes, les autorités administratives du village de Fougakéné avaient pris l'initiative de vouloir y construire des dispensaires. L'interdiction de l'implantation des centres de santé par les défenseurs de la tradition avait occasionné des souffrances aux gens malades. Le désespoir et le désarroi ravageaient Yaya mordu par un serpent et Gnomon qui était menacé d'une fièvre violente :

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 16

⁽²⁾ Ibidem, op. cit. p. 14

« Aux environs de midi, alors qu'ils étaient crevés par la fatigue et la faim, lacérés par le désespoir et énervé à la fois par le désarroi des malades et la chaleur, à présent, une fièvre violente s'était emparée de Gnomon qui commençait à délirer. » ⁽¹⁾

A la foire qui se tenait chaque mardi sous les grands manguiers du village influant, de nombreux admirateurs de la tradition de Fougakéné venaient, déclaraient franchement que la permanence de la vieille autorité traditionnelle ne cèdera pas sous le poids des innovations modernes :

« La vieille autorité traditionnelle, à ce qu'il semblait, ne faillirait jamais sous le poids des innovations modernes. Même les autorités administratives, intriquées et apeurées à la fois par un tel climat, avaient tenté d'implanter un dispensaire qui avait disparu, désaffecté, à la grande satisfaction des anciens. » ⁽²⁾

L'initiation aux fétiches des noms du Konmon et du Korè en bambara, la circoncision ou d'autres rites initiatiques dans le village de Fougakéné n'étaient plus la perpétuation des valeurs ancestrales, mais devenaient plutôt de plus en plus des règlements de comptes. Lorsque entre deux personnes on s'était fait du mal, on entendait aller dans le bois sacré où les rapports étaient faussées, Yiriba, le leader de l'opposition contre l'initiation le confirme :

« Seulement je le dis et je le répète : le Konmon, le Korè ou la circoncision n'étaient pas aux temps passés les règlements des comptes qu'ils sont aujourd'hui. On veut nous enseigner le courage, cependant qu'on nous initie à l'injustice et à la couardise. » ⁽³⁾

Dans le bois d'initiation, les responsables des rites n'avaient pas de pudeur car, ils lançaient de leurs bouches des insultes, des injures et des chants grossiers en présence des initiés. En effet, la marche vers le sinistre bois de l'initiation était pénible sans compter l'obscurité à peine éclairée par quelques torches tenues à bout de bras par les encadreurs. Cette nuit, le sifflement presque humain du vent sec balayait le sol. La mine grave et cruelle des encadreurs, les chants des vieux virilement grossiers, les incantations mystérieuses et menaçantes, tout contribuait à rendre l'atmosphère terrifiante :

« Plus d'une dizaine de voix de vieillards se mêlaient gaillardement à cette mélodie avec plein de bouche, des insultes grossières à l'adresse du sexe. » ⁽⁴⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 19

⁽²⁾ Ibidem, p. 23

⁽³⁾ Ibidem, p. 23

⁽⁴⁾ Ibidem, p. 64

Pendant les rites initiatiques, les initiés devaient montrer aux petits enfants des images étranges et terrifiantes, même celles des sexes humains. En effet, la chambre du fétiche était trop petite pour recevoir à la fois tous les initiés, mais les anciens avaient pourtant tenu à ce que, par groupe de dix, chacun aie la chance d'admirer les sculptures et les pyrogravures. Les dessins horribles à voir, tous aussi étranges les uns que les autres, pratiquaient à même le mur intérieur chatoyant de couleurs :

« Les margouillats et les lézards qui prenaient bizarrement forme de serpents dont les bouches meurtrières et les dents crachaient du feu, des hommes qui se servaient de leurs organes génitaux pour allaiter des lionceaux, des créatures humaines sans détermination de sexe ou formes fantastiques. » ⁽¹⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 66

Conclusion partielle

Le deuxième chapitre de notre travail concerne les inquiétudes de la tradition. En effet, dans ce premier sous point, nous avons analysé le thème de l'initiation et ses méfaits comme la peur, la torture et le meurtre. Le deuxième sous point est l'objet du traumatisme social à travers la superstition, l'empoisonnement des féticheurs ainsi que d'autres délits de la tradition.

Dans **les angoisses d'un monde** de Pascal Baba F.COULOUBALY, les points jugés comme négatifs de la tradition sont décriés. L'auteur du roman souhaite avoir une société libre où règnent la justice, l'unité dans la modernité.

En d'autres mots, le système social qui légitime le traumatisme et toute sorte de violence au nom de la tradition est à renoncer. Pour ce faire, la révolte contre ce mal n'est pas un droit mais un devoir, de tout en chacun, selon toujours l'écrivain malien Pascal Baba F.COULOUBALY.

CHAPITRE III. LA REVOLTE CONTRE LA TRADITION PAR QUELQUES PERSONNAGES DU ROMAN.

III. 1. Introduction

« Qu'est-ce qu'un homme révolté ? C'est un homme qui dit non. Mais s'il ne refuse pas, c'est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement. Quel est le contenu de ce non ? Il signifie par exemple, les choses ont trop duré. Jusque là oui, au delà non, vous allez trop loin et, encore, il y a une limite que vous ne dépassez pas. La révolte ne va pas sans le sentiment d'avoir soi-même, en quelque façon, et quelque part, raison. » ⁽¹⁾

L'expression de la révolte est l'un des thèmes majeurs qui parcourent la littérature mondiale en générale, et la littérature africaine en particulier, de ses origines jusqu'à nos jours. Ce sentiment qu'Albert CAMUS définit comme « l'expression simultanée de la négation et l'affirmation de soi », s'exerce naturellement dans un premier temps à l'égard de l'esclavagiste, ensuite, du colonisateur dont il dénonce toutes les formes d'oppression, qu'elle soit d'ordre politique, économique ou culturel, etc.

De même, la révolte est envisagée dans les œuvres de Léon Gontran Damas, lorsqu'il s'insurge contre le recrutement de tirailleurs sénégalais déportés massivement sur le champ de bataille d'Europe, tandis que dans le même temps, Léopold Sedar SENGHOR proclamait l'éminente dignité de la négritude quand il s'écriait :

« (...) je déchirerai les rires banania sur tous les murs de France. »

Dans le même ordre d'idées, l'écrivain malien Pascal Baba F. COULOUBALY, ne se prive pas de cette volonté de révolte qui anime les pionniers de la modernité dont la lutte majeure est de démasquer un passé trop aisément sacralisé, frein incontestable du modernisme.

A travers quelques personnages du roman **Les angoisses d'un monde**, l'écrivain Pascal Baba F. COULOUBALY, se révolte contre les injustices liées aux pratiques déshonorantes mises en œuvre par certaines croyances traditionnelles, ainsi que certaines pratiques initiatiques cruelles légitimées, sous toutes leurs formes.

⁽¹⁾ CAMUS (Albert), L'homme révolté, Paris, Edition Gallimard, 1951, p. 25

III. 1. 1. Présentation du personnage de Yiriba

Le personnage de Yiriba est le héros du roman **Les angoisses d'un monde** de l'écrivain malien Pascal Baba F. COULOUBALY. Fraîchement arrivé de Bamako avec une mobylette, le jeune Yiriba organisa dans son village de Fougakéné une opposition contre l'initiation des jeunes au fétiche de Konmon.

Depuis son jeune âge, agressif et replié sur lui-même, Yiriba avait fait l'objet de pires conjonctures. Personne ne doutait que Yiriba finirait mal. Adolescent, sa témérité lui avait attiré maintes brimades. Aucun autre jeunes n'avait plus que lui, depuis l'épreuve du n'tomo, la première initiation que l'on subissait avant d'être circoncis, gardé un plus mauvais souvenir des rites initiatiques.

Orphelin de père, il avait toujours compris pourquoi à chaque fois, les anciens l'isolaient lors des cérémonies publiques, comme un pestiféré. Or, tenu à l'écart depuis de si nombreuses années, Yiriba tirait sa force du mépris dont il se savait être l'objet de la part des anciens. Il était au contraire, l'objet d'admiration des jeunes.

L'idéal qu'il s'était tracé n'était pas un chemin facile pour tout le monde. Il le savait, mais n'en méprisait pas moins les opportunistes. Obligé de fuir pour échapper à la répression qui avait fait disparaître ses camarades qui s'étaient timidement opposés à l'initiation au fétiche de Konmon, l'année précédente, Yiriba avait choisi le combat en revenant au village de Fougakéné. Il était revenu au village pour tenter d'organiser un nouveau front d'opposition. Jouissant d'un immense prestige, parmi la jeunesse, sa force et sa voix semblaient irrésistibles. Ses actes et ses paroles étaient celui d'un homme révolté contre une tradition contraignante.

Bien qu'à l'époque, Yiriba n'avait que douze ans, il s'était rendu compte du complot qui avait emporté son père. Ainsi il s'était juré de n'avoir de repos que lorsqu'il aurait démasqué cette tradition pervertie dont il voulait que tout le monde découvre les méfaits. Sa mère ayant supporté la tragédie de son mari, le père de Yiriba, la vieille Waraba ne pouvait qu'imaginer une fin tout aussi tragique pour son fils unique, suite à sa révolte contre les contraintes de la tradition de Fougakéné. Son vœu, sa prière véhémement était désormais de disparaître avant quelque nouveau, insupportable drame.

Or, Yiriba semblait prendre plaisir à attiser le feu. Apeurées par le sinistre climat qui planait sur son foyer, toutes les amies d'enfance de la mère de Yiriba l'avaient fuit, craignant d'être accusées en même temps qu'elle, par les anciens, de pousser Yiriba à venger son père. Yiriba, le révolté ne pouvait ni écouter ni considérer personne d'autre que lui-même.

Il avait l'enjeu de sa lutte contre le fétiche Konmon et jugeait qu'il était trop tard pour reculer. Le pouvoir paternel était si fort qu'à peine l'on soupçonnait un lien avec Yiriba, les réunions de famille, les repréailles silencieuses et les menaces de malédiction pleuvaient. Tout pouvait arriver si on était soupçonné de côtoyer le maudit écervelé selon le langage du narrateur du roman.

Mais Yiriba se moquait de toutes les menaces par les vieux et les adultes. Il pouvait fuir Fougakéné son village pour en finir avec tant de tracas. Mais ce n'était point cela qu'il voulait, rester au village était peut-être insensé, mais c'était ce qu'il avait décidé. Il avait appris par d'autres sources le noir dessein que faisait contre lui le conseil de fétiche, s'il s'attaquait au bois sacré, il irait directement à la mort. Mais il était prêt à mourir si c'était en accomplissant ce qu'il considérait comme ses engagements envers sa société selon le même narrateur.

Cependant, Yiriba ne se laissait pas démonter, ne se ménageait aucune peine pour se faire accepter et faire passer ses idées de révolte contre les pratiques cruelles liées à l'initiation des jeunes et d'autres croyances qui prévalaient à Fougakéné.

III. 1. 2. La révolte de Yiriba.

La campagne de sensibilisation contre l'initiation reconnue par la société n'était pas toujours facile à mener. En effet, Yiriba le révolté devait convaincre un grand nombre possible de personnes pour le soutenir dans sa lutte. C'est pourquoi, même ceux qui menaient une guerre froide à Yiriba devraient être persuadés par ce dernier que la coopération était impérative dans cette lutte contre la cruauté des rites initiatiques. Yiriba allait d'abord convaincre Massa contre qui il était en guerre froide :

« Oui Massa, il m'est venu à l'idée de te rencontrer, car il me semble que le moment ne doit plus être à la guerre froide entre nous. Pour une fois, nous devons coopérer ou nous ne le ferons plus jamais. »⁽¹⁾

Le leader de la révolte usait de la force pour avoir assez d'adeptes qui pouvaient le soutenir. En effet, l'abus de force était l'une des tactiques du révolté qui imposait une attitude de brutalité dans le souci de soumettre ceux qui voulaient le contrarier par leur propos. Des fois, seuls les muscles supplantaient la diplomatie et la réflexion et tous les jeunes avaient peur de Yiriba :

« Voilà ce qu'avait redouté Massa et ses camarades. Ce tour direct de propos de Yiriba : celui-ci pouvait faire savoir que depuis Bamako, tous les étudiants de Fougakéné le craignaient et tempéraient leur propos, ses rares jours de visites ? Yiriba et ses muscles, c'était la violence, l'action et non la diplomatie et la réflexion. »⁽²⁾

Pendant la sensibilisation à la révolte contre les pratiques initiatiques jugées comme cruelles, le chef rebelle à l'initiation avait eu le courage d'aborder ceux qui décidaient de se faire initier par crainte, dans le souci de les détourner dans son camp, en leur demandant pourquoi ils sont pour les rites initiatiques :

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. pp. 26 - 27

⁽²⁾ Ibidem, p. 27

« Je m'adresse à toi Massa, n'est-ce pas ? Repris Yiriba, imperturbable. Vous n'avez pas seulement décidé de vous vous faire initier, vous bénissez en ce moment les initiations, pourquoi ? »⁽¹⁾

Ceux qui ont fréquenté l'école possèdent généralement plus de connaissance que ceux qui ne l'ont pas fréquentée. Ces premiers sont parfois considérés comme éclaireurs de la société. Par ailleurs, les instructions acquises à l'école permettent pour la plupart des cas aux intellectuels de dénoncer ou de s'opposer à tout système social qui se met en place pour faire souffrir la population, comme l'initiation et ses pratiques cruelles. Yiriba persuadait tous qui avaient fréquenté l'école, de soutenir l'administration qui avait dénoncé les résultats mortels de certaines pratiques initiatiques :

« Que nous autres qui avons fréquenté le banc de l'école décidions de nous faire initier peut être étrange, l'attitude de la plupart de ceux qui sont instruits ayant été de s'y opposer et l'administration ayant dénoncé les résultats mortels de certaines pratiques. »⁽²⁾

L'attachement excessif à soi-même est une attitude révoltante. Dans la mesure où l'égoïste cherche son intérêt personnel, cette attitude doit avoir une opposition positive, c'est à dire l'amour du prochain, afin que l'honnêteté et la liberté puissent priver la société des horreurs. Yiriba, le héros COULOUBALY voulait que le village Fougakéné soit libéré de ses malheurs liés à la tradition :

« Je refuse de croire que votre égoïsme doit l'emporter sur le vœu que les plus honnêtes d'entre nous nous émettent pour qu'enfin ce bourg soit libéré de toutes ces horreurs. »⁽³⁾

L'idéal de beaucoup de pays du monde est le progrès, le développement, bref , la promotion de toute une société. Le progrès scientifique et technologique font que certaines localités soient éclairées la nuit par le système électrique, des hôpitaux pour se faire soigner, etc. Par ailleurs, Yiriba était contre les citadins originaire du village de Fougakéné qui ne soutenaient pas la révolte contre le système social traditionnel installé à Fougakéné, au style à la coopération avec le monde moderne. Il persuadait les citadins de Bamako à venir moderniser leur village qui était sous le joug des contraintes de la tradition :

⁽¹⁾ COULOUBALY(Pascal Baba F.) , op.cit.p.27

⁽²⁾ Ibidem, p.29

⁽³⁾ Ibidem, p.30

« Vous êtes heureux qu'à Bamako vos chambres soient éclairées à l'électricité heureux de vous déplacer sur vos engins, heureux d'avoir des hôpitaux où vous soignez et vous voudriez que Fougakéné reste immobile dans le temps. Et vous voudriez de temps à autre visiter vos pères, vos mères et vos frères en touristes ! »⁽¹⁾

III. 1. 3. Yiriba dans les quartiers de Fougakéné

« Il a choisi la rigueur plutôt que le silence. »⁽²⁾

Dans la plupart des cas, le révolté est rigoureux jusqu'à une hardiesse excessive. En effet, dans le souci de gagner le plus d'adeptes possibles qui puissent le soutenir dans sa lutte contre l'initiation, le courage de Yiriba était plus que nécessaire dans sa campagne de lutte contre l'initiation :

« Yiriba s'était senti un dynamisme nouveau dans sa téméraire campagne. »⁽³⁾

Celui qui se rebelle contre un système social en place mène généralement ses opérations de révolte en cachette, de peur que le chef dudit régime ne l'élimine. Lorsque la sensibilisation à la révolte est suffisante, la population ne dévoile généralement pas le secret à ceux qui cherchent le chef de la révolte pour lui faire du mal. Les adeptes de Yiriba le protégeaient en s'abstenant de dévoiler sa cachette :

« Personne dans tout Fougakéné ne pouvait se vanter de savoir où il couchait et mangeait précisément, depuis qu'il avait appris le noir dessein du conseil de Batié. Il fuyait aussi, en restant loin de sa maison. »⁽⁴⁾

La sensibilisation à la révolte n'est pas toujours facile à faire. En effet, même si tous les adeptes à la révolte contre le système social angoissant, comprenaient que le soulèvement était fondé, la peur liée à la menace de mort par le féticheur Batié et son conseil était pour la plupart des cas, le frein à la concrétisation de ladite révolte. Ainsi, si tous les jeunes étaient convaincus de la nécessité de se révolter, tous n'étaient pas décidés comme Yiriba à jouer leur vie pour se faire exaucer :

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 31

⁽²⁾ CAMUS (Albert), L'homme révolté, Paris, Edition Gallimard, 1951, p. 124

⁽³⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 43

⁽⁴⁾ Idem.

« Pour prix de ses mystérieuses randonnées, dans tous les quartiers du Bourg, il s'était acquis un petit monde, mais le travail ne se révélait pas du tout facile. Un peu partout, il avait des embranchements ; cependant, si tous les jeunes étaient convaincus de la nécessité de se révolter, tous n'étaient pas décidés comme lui à jouer leur vie pour se faire exaucer. » ⁽¹⁾

La nuit est pour le plus souvent le moment préféré pour des opérations clandestines de tueries, de vols, des réunions non permises, afin que les opérations ne soient pas identifiées. Par ailleurs, Yiriba le révolté et ses adeptes, sachant que tout le monde était au lit aux heures avancées de la nuit, les rebelles se réunissaient en secret pour mieux se préparer à la révolte contre les méfaits de la tradition qui prévalaient dans leur village :

« On l'y soupçonnait de fiévreux débats la nuit, aux heures les plus silencieuses du bourg, tout comme les vieux opérateurs nocturnes. C'était autour de lui dans une demi pénombre complice que des dizaines de jeunes assoiffés de bouleversements se rassemblaient en secret. » ⁽²⁾

Pour asseoir une résistance solide, les forces de l'opposition, ayant la crainte d'être momentanément attaquées par leurs ennemis, la surveillance à la manière des militaires est l'une des tactiques préférées. De même, la mise en place des collaborateurs immédiats du chef des révoltés était concrétisée. Le narrateur du roman de COULOUBALY souligne aussi que Yiriba était souvent obligé de s'imposer pour que ces derniers n'en viennent pas aux mains avec les hésitants :

« Yiriba faisait la ronde des quartiers à intervalles irréguliers avec son état-major qu'il avait recruté parmi les téméraires, des jeunes de huit quartiers. Des lieutenants tels que Chaka, de Wassatjala, Yaya, de Zabougou, et Gnomon, de N'tiodiana, sans compter Mamy et Fininkolo, avaient été à tel point endoctriné par lui, qu'au cours de ses multiples démarches et réunions de sensibilisation, il était souvent obligé de s'imposer pour que ces derniers n'en viennent pas aux mains avec les hésitants. » ⁽³⁾

Quand une oppression sociale devient de plus en plus grande, une révolte contre la dite oppression peut naître avec un dynamisme considérable. La tactique de révolte peut également s'opérer d'une façon minutieuse pour aboutir à de grands résultats dans le progrès du changement. La révolte de Yiriba contre la tradition s'observait de plus en plus dans le village de Fougakéné :

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 45

⁽²⁾ Ibidem, p. 46

⁽³⁾ Idem.

« Parce qu'il savait qu'une telle tâche était de longue haleine, Yiriba, depuis qu'il était retourné de Bamako, s'était imposé d'ériger brique par brique les bases de la colossale bâtisse. Dès le début, l'idée de ne plus marcher cette année comme par le passé avait enchanté et tache d'huile. »⁽¹⁾

Pour la plupart des cas, le souhait du chef de la révolte était de voir tout le monde en train de le soutenir, afin qu'il puisse avoir assez de force pour triompher de son oppresseur.

Par contre, lorsque le chef de l'opposition remarque que ses adeptes commencent à se retirer du groupe un à un par manque de vigueur morale et de courage, ce dernier peut être ravagé de solitude et de tristesse. Trois jours avant les rites initiatiques, Yiriba constata qu'il y avait des traîtres au sein de son mouvement de révolte contre l'initiation au Konmon, ce qui le désolait :

« Mais à trois jours de Waraba n'Kolon Yiriba lui-même après un coup d'œil sur la situation de son mouvement, se désolait au fur et à mesure des lâches retraits. »⁽²⁾

Pour gagner une grande popularité, celui qui s'engage à changer certaines pratiques cruelles et légitimées par la tradition détourne parfois certains fidèles de ladite tradition, afin que les défenseurs de ces mœurs puissent s'affaiblir moralement. De même, les détournés donnaient des propositions à Yiriba le chef des révoltés dans le souci de mieux mener le mouvement contre des pratiques indésirables dans la société. A travers le narrateur, COULOUBALY le prouve :

« Il avait beau détourné les esprits des mesures du culte, il s'en trouvait toujours qui, au terme d'heures de discussion, émettaient, et avec humilité : C'est vrai Yiriba, la seule solution est de nous unir pour boycotter le Waraba n'Kalon. »⁽³⁾

Au moment où le chef des révoltés contre l'initiation voulait que ses fidèles obéissent immédiatement à ses ordres, des propositions allant à l'encontre du souhait de Yiriba étaient parfois données. Attendre un instant, était pour eux une meilleure solution dans le souci de mener avec succès cette entreprise de révolte :

« Mais, nous n'en sommes plus qu'à quelques jours. Pour un meilleur succès de cette entreprise, ne pourrions-nous pas attendre le Korè ? »⁽⁴⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 46

⁽²⁾ Idem

⁽³⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 47

⁽⁴⁾ Idem

La pièce de théâtre **En attendant Godo** de Samuel BECKET⁽¹⁾ peut avoir une interprétation d'attendre ce qui ne vient pas ou qui n'arrivera jamais. Dans ces conditions, cette situation d'attente cause parfois l'inquiétude et l'amertume. Dans ces conditions, cette situation d'attente cause parfois l'inquiétude et l'amertume. De même, attendre demain ce que l'on peut faire aujourd'hui est qualifié de lâcheté dans des circonstances qui exigent une rapidité pour avoir du moins l'espoir de la réussite. Un certain MAURICE BLANCHOT dans son œuvre **L'attente, l'oubli** prouve qu'il ne faut pas attendre quand on a à faire :

« L'attente commence quand il n'y a plus rien à attendre, ni même a fin de l'attente ignore et détruit ce qu'elle attend. L'attente n'attend rien. »⁽²⁾

Dans une certaine mesure, l'attente est parfois insupportable par un révolté, car en même temps que la la répulsion à l'égard de l'intrus, il y a une force agissante qui supporte mal une attente quelconque. Le personnage de Yiriba dans le roman de COULOUBALY , est persuadé qu'il ne faut pas attendre pour se révolter au mal . En attendant, il y a risque de perdre le combat à cause des démissions des adaptes qui seraient nombreuses :

« Attendre, attendre, mais combien de fois ne vous ai-je pas dit que si Fougakéné eb est encore à se glorifier de pratiques aussi ridicules, c'est parce que nos prédécesseurs jeunes ont toujours cru bon d'attendre ? la plus coupable de nos pensées serait de vouloir remettre notre action à plus tard dans résignation de vieille hyène édentée. Vouloir attendre le Koré, c'est souhaiter avoir assez de temps pour mûrir de futils prétextes de démission.»⁽³⁾

Certaines sociétés sont organisées de façon que pour passer de l'enfance au rang des adultes, l'on subisse une formation initiatique qui donne l'accès au rang des initiés. En effet, l'objet de ladite formation initiatique devait être la bonne intégration sociale. Par contre, lorsque l'initiation vise un objectif négatif comme celui des règlements de comptes au sein de la société, une rébellion contre cette pratique peut naître. Le personnage de Yiriba décriait les règlements des comptes qui étaient cachés derrière les rites initiatiques à Fougakéné :

« A ce que je sache, nous serons jamais autant maltraités que lors de la circoncision. Seulement, je le répète : le Konmon, le Koré ou la circoncision, n'était pas aux temps passés les règlements de comptes qu'ils sont aujourd'hui. »⁽⁴⁾

⁽¹⁾ BECKET(Samuel), *En attendant Godo*, Paris, Edition de Minuit, 1973, p.137

⁽²⁾ MONTREYANAUD(Florence), *Dictionnaire de citations*. Edition Nathan, 1985, p.50

⁽³⁾ COULOUBALY(Pascal Baba F.), *op. cit.* p. 47

⁽⁴⁾ COULOUBALY(Pascal Baba F.), *op. cit.* p.48

Dans toutes les sociétés du monde, des conflits entre les hommes sont fréquents. Certains arrivent jusqu'à s'agresser, physiquement ou moralement. Des endroits spécialement conçus pour protéger les faibles et les innocents sont mis en place au nom de la justice, pour essayer de décourager ceux qui veulent appliquer la loi du plus fort. De même, le personnage de Yiriba se révolte contre la couardise et l'injustice mises en place par la tradition dans la société. Dans son village, les vieux, les jeunes et les faibles n'ont pas de rapports qui les permettent à accéder à des chances égales :

« On veut nous enseigner le courage cependant on nous initie à l'injustice et à la couardise. Nous voulons par notre mouvement rétablir des rapports qui permettent aux vieux comme aux jeunes, aux faibles comme aux forts de s'expliquer au grand jour avec des chances égales. » ⁽¹⁾

L'instabilité au niveau de la prise de décision était insupportable chez Yiriba le révolté. En effet, lors de la sensibilisation au boycott à l'initiation, certains jeunes vacillaient à la révolte, à cause des menaces de leurs arriérés de pères. Yiriba les qualifiait de débiles, du fait qu'ils ne voulaient pas décider la position à prendre. Accepter toutes les contraintes de ce pouvoir traditionnel et gérontocratique ou se saigner en marchant vers un soleil nouveau, était le choix proposé par Yiriba dans sa révolte contre l'initiation :

« Ne me donnez donc plus des parades à votre débilité devant les menaces de vos arriérés de pères. L'idéal que je prêche n'admet point de vacillation, car tout est clair : ou l'on applaudit le bois sacré au milieu d'une pluie de bénédictions gérontocratiques ou l'on se saigne en marchant vers un soleil nouveau. » ⁽²⁾

L'effet nombre joue un rôle prépondérant dans tout ce qui exige un grand nombre de personnes ou d'objets pour triompher. En effet, pour ceux qui se révoltent contre la mauvaise gestion de la société par un système social angoissant en général et contre Yiriba en particulier, leur souhait est d'avoir le plus grand nombre d'adeptes possibles pour mieux mener ledit changement par une grande force triomphante. Quand Yiriba voyait ses adeptes entraînés de se retirer dans l'autre camp rival à la révolte, la campagne de sensibilisation au boycott devenait intense jusqu'à l'agressivité :

« Les lieutenants de Yiriba, aidés de quelques uns des disciples fanatisés, allaient jusqu'à agresser les militants qui s'étaient retirés du mouvement. » ⁽³⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 48

⁽²⁾ Idem

⁽³⁾ Idem

Lors de la campagne de la sensibilisation à la révolte contre l'initiation, ceux qui ne suivaient pas le mouvement étaient parfois taxés de traîtres. En effet, le Chef des rebelles ordonnait des punitions envers les opposants d'une façon implicite en vue de les reconquérir :

« Le rebelle ordonnait de telles punitions à l'endroit des traîtres. Personne ne le savait, car au moment où se jouaient de tels règlements de compte, on le retrouvait presque toujours loin de la scène dans un quartier, à l'abri d'un toit ami, et il se montrait mécontent du compte-rendu de ces méthodes de persuasion, ce qui n'empêchait pas que les agressions continuent. »⁽¹⁾

Dans une certaine mesure, l'usage de la force pour recruter des membres à la révolte était un piège tendu à l'endroit de Yiriba. En effet, Yiriba après sa campagne de sensibilisation contre l'initiation, recrutait certains membres par force. Il était dans le dilemme de savoir si les adeptes à la révolte contre l'initiation aux fétiches l'étaient par crainte ou par conscience personnelle de vouloir mobiliser la société vers le progrès. Pour Yiriba et ses adeptes, il s'agissait de vaincre ou de mourir :

« Yiriba le libérateur de Fougakéné et de toutes nos sociétés s'est trouvé pris à son piège car la violence de sa méthode ne lui permet plus de déterminer les éléments dont il disposera pour opérer son coup. Il s'agit pour lui et pour les lieutenants d'une question de vie ou de mort. »⁽²⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 48

⁽²⁾ Ibidem, p. 52

III. 2. Le boycott, l'épiage et le soutien de la révolte

III. 2. 1. Le boycott de l'initiation

« Si l'individu, en effet, accepte de mourir, et meurt à l'occasion dans le mouvement de sa révolte, il montre par là qu'il se sacrifie au bénéfice d'un bien dont il estime qu'il déborde sa propre destinée. »⁽¹⁾

Refuser de répondre à une invitation peut être dans une certaine mesure une révolte contre celui qui l'invite ou contre l'objet de l'invitation. En effet, une quinzaine de jeunes garçons du village de Fougakéné, jugeant que certaines pratiques initiatiques étaient cruelles, préférèrent boycotter l'initiation. Les répercussions désagréables suite à cette absence étant probables, Yiriba et ses adeptes avaient choisi la lutte contre la tradition. Ils étaient physiquement et moralement préparés :

« Les acolytes qui, la tête baissée dans le grand vestibule de N'tiodiana mesuraient déjà avec frayeurs les répercussions désagréables de l'absence d'une quinzaine de jeunes restés introuvables, tous dotés de muscles puissants connus dans le bourg pour être de fortes têtes. »⁽²⁾

La peur d'être puni sévèrement par l'autorité qui avait le pouvoir de réprimer les révoltés contre l'initiation pouvait diminuer le nombre d'adeptes de l'opposition. Malgré cela, l'essentiel était de continuer le boycott de l'initiation. Même s'il s'agissait de mourir, Yiriba n'hésiterait pas de se sacrifier :

« L'issue de notre lutte est claire : que chacun de nous se prépare à mourir, à partir de ce soir. Vous entendez dire que vous avez opté pour la mort pour m'avoir suivi, j'espère être le premier à servir d'exemple. »⁽³⁾

Dans les sociétés où l'initiation est obligatoire, à une période bien déterminée, tous les enfants à l'âge de s'initier sont obligés de subir ce rite. Boycotter l'initiation, c'est aussi être considéré comme un fou. En effet, Batié le chef des cérémonies initiatiques, se déclarait triste d'avoir appris que quelques jeunes s'étaient refusés à rejoindre les rangs de l'initiation comme prévu. Il ne pouvait s'agir que de Yiriba et de quelques autres révoltés, qui, selon le féticheur Batié étaient considérés comme des marginaux :

⁽¹⁾ CAMUS (Albert), L'homme révolté, Paris, Edition Gallimard, 1951, p. 28

⁽²⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 59

⁽³⁾ Ibidem, p. 60

« Je suis triste, mes amis, dit-il, j'ai su que quelques jeunes s'étaient refusés de rejoindre les rangs, comme nous l'avons prévu. Il ne peut s'agir que de Yiriba et de quelques autres fous. » ⁽¹⁾

Pour boycotter une cérémonie aussi importante que l'initiation, le chef de cette révolte organisée devait avoir les aptitudes de dire la vérité à ses fidèles, sur laquelle il s'appuie pour combattre ses opposants en les démasquant. Yiriba dévoila la complaisance du féticheur Batié le chef de l'initiation envers les sorciers :

« Yiriba avait bien convaincu sa troupe au cours de sa campagne. Batié, en dépit de sa peau de loup, avait infiniment plus de complaisance envers les sorciers. » ⁽²⁾

III. 2. 2. L'épiage des cérémonies initiatiques

L'insoumission peut arriver jusqu'à la transgression totale de la loi sociale préétablie. La violation des interdits est le degré le plus poussé d'une révolte dans une société à croyance traditionnelle. En effet, aller dans le bois sacré pour se cacher dans la demeure du fétiche du Korè pour épier la sortie cérémonielle du Konmon par Yiriba et ses adeptes profanes à l'initiation était une révolte violente par désacralisation :

« Lorsque sonna l'alarme, prudemment ils suivirent de loin les initiés et se glissèrent dans le bois sacré en même temps qu'eux. Yiriba avait donc décidé que lui et les siens éliraient domicile chez le fétiche du Korè et suivraient enfuies dans les feuillages, la sortie cérémonielle du Konmon . » ⁽³⁾

La manifestation d'une révolte peut exiger une tactique de reconnaissance minutieuse pour ne pas tomber dans un piège tendu par ses adversaires. En effet, pour que l'épiage des cérémonies initiatiques soit bien opéré, Yiriba avait étudié le terrain à l'avance, pour que le nombre d'incidents diminue lors de l'épiage. Le leader des révoltés avec son petit monde savaient où passer sans être surpris et sans se blesser :

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 63

⁽²⁾ Ibidem, p. 80

⁽³⁾ Ibidem, p. 89

« Mais Yiriba le téméraire, parce qu'il avait prospecté à maintes reprises les moindres recoins de son bourg natal, savait par où passer avec son petit monde sans être surpris. De plus, la nuit était des plus noires. Ils avaient bien rampé pour pénétrer dans la hutte sacrée et n'avaient pas pour autant subi la moindre égratignure. » ⁽¹⁾

Lorsque l'on veut se renseigner sur son adversaire dans le souci de le vaincre, une série de mesures peuvent être arrêtées. En effet, l'esprit vif et malicieux, le glissement d'une façon adroite à travers l'endroit défendu, la communication ou le commentaire à mi-voix, le silence absolu à un certain moment, telles sont les tactiques parmi tant d'autres qui s'utilisaient lors de l'épiage des cérémonies initiatiques par les révoltés. Ainsi, Bakari communiquait à mi-voix à Yiriba après le faufilement dans la brousse. Ils devaient se taire par la suite pour ne pas être vus ou entendus, car le bois se découpait dans l'ombre :

« Bakari s'était malicieusement faufile jusqu'à lui et venait de l'arracher à sa rêverie par son murmure. Tais-toi, car voici le bois qui se découpe dans l'ombre. » ⁽²⁾

Une méfiance de quelqu'un envers son adversaire est une réalité quotidienne. Savoir se retirer d'un piège que ses opposants tendent peut être un atout pour poursuivre sans entrave la révolte en épiait les cérémonies initiatiques malgré la défense. En effet, sachant les codes de signalisation et les antidotes des poisons détenus par les surveillants, Yiriba et son équipe épiaient les cérémonies initiatiques malgré l'interdiction. Leur avance était donc aisée, chaque poste de surveillance les prenaient pour des émissaires spéciaux devant fermer la marche du cortège initiatique :

« Seulement les quinze connaissaient les signaux d'identification, mais encore ils étaient tous couverts de cendre, de telle façon que la sueur la leur ayant collée à la peau, leurs pores étaient à présent bouchées pour se protéger contre des poisons lancés dans l'air par les surveillants. Leur avance était donc aisée, chaque poste de surveillance les prenant pour des émissaires spéciaux devant fermer la marche du cortège initiatique. » ⁽³⁾

Le camouflage est le fait de rendre méconnaissable ou invisible. En effet, en vue d'assister aux cérémonies initiatiques dans le bois sacré et sans autorisation, Yiriba et sa bande des révoltés profitaient l'égarément d'esprit des responsables de la fête initiatique pour gagner les feuillages, afin de bien épier les cérémonies. Par ailleurs, les réflecteurs du masque du grand Konmon en qui l'on avait la vertu de détecter toute présence étrangère venait d'être désacralisés, car ils étaient inopérants :

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. pp. 66 - 67

⁽²⁾ Ibidem, p. 68

⁽³⁾ Ibidem, p. 69

« Alors que tout semblait à présent sentir la folie, c'était le moment de se faire une place dans les feuillages. L'on prétendait qu'au masque du grand Konmon se trouvaient fixés de réflecteurs qui avaient la vertu de détecter toute présence étrangère. »⁽¹⁾

Malgré les mesures draconiennes à l'endroit des révoltés, le courage de ces derniers leur avait permis à franchir les barrières pour transgresser la loi préétablie. Même si Yiriba et ses fidèles savaient qu'une fois pris en train d'épier la cérémonie, aucun d'eux ne serait toléré. Seule la prudence dans le feuillage était exigée, car, une fois repérés, les surveillants étaient permis par la tradition de les abattre :

« Yiriba n'en croyait pas un mot, seul leur imprudence les dénoncerait. Or le feuillage et les arbustes étaient tellement épais qu'ils avaient espoir de n'être pas vus. Ils savaient tous que si on les prenait en train d'épier la cérémonie, aucun d'eux n'en rechaperait, car même s'ils réussissaient à sortir des bois, ils ne pourraient pas traverser la zone contrôlée une fois l'alerte donnée. »⁽²⁾

Dans un mouvement de révolte contre les pratiques d'une institution donnée, le leader du mouvement impose parfois des sanctions à l'égard de ceux qui n'exécutent pas convenablement les ordres qu'il leur donne. C'est Marcel PROUST qui le confirme :

« Ceux du derrière, c'est à-dire ceux qui sont assis quand les autres sont debout méritent un coup de pied au cul. »⁽³⁾

Yiriba et ses adeptes avaient la mission d'épier les cérémonies initiatiques de leurs propres yeux, afin de décrier haut et fort les pratiques cruelles qui s'opposèrent à l'endroit des jeunes initiés sans défense. Yiriba et ses fidèles souhaitaient la torture à l'endroit de tous ceux qui n'avaient pas voulu les suivre dans leur mouvement de révolte contre les rites initiatiques :

« Yiriba et ses camarades, tapis au plus profond des branchages, regardaient le tableau cruel. Le maître rebelle souhaitait que dans cet élan de sauvagerie, surtout ceux qui l'avaient trahi reçoivent de es coups de gourdin nécessaires pour les révolter à jamais contre toute institution traditionnelle à caractère coercitif. »⁽⁴⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY(Pascal Baba F.), op. cit. p.69

⁽²⁾ Idem

⁽³⁾ PROUST(Marcel), Le temps retrouvé, Paris, Gallimard, 1927,p.38

⁽⁴⁾ COULOUBALY(Pascal Baba F.), op.cit.p.86.

Il arrive des fois qu'un révolté, à cause d'un degré de témérité poussé faute d'inattendu. En désacralisant le sacré, Yiriba viola le bosquet des djinns, l'endroit très respecté par les adeptes de la tradition. C'est le narrateur du roman qui l'affirme :

« Jamais on n'eût pu imaginer que la témérité de Yiriba irait jusqu'à violer le bosquet des djinns. C'est pourtant ce qu'au sortir des bois sacrés, il avait décidé d'un ton qui n'admettait pas de réplique. » ⁽¹⁾

Dans certaines circonstances, l'homme affiche parfois un comportement cruel face aux personnes de son entourage. C'est ainsi que Jean – Jacques ROUSSEAU soutient cette affirmation dans son adage, qui dit que « L'homme est loup pour l'homme. »

L'homme a été depuis longtemps maltraité sauvagement par son semblable. En effet, des actes inhumains liés à l'esclavage, à la colonisation, à la guerre, etc. sont des exemples qui prouvent les malheurs que l'homme est susceptible d'endurer, d'une façon ou d'une autre, au cours de son existence à cause de l'homme son semblable. Yiriba et ses amis, ayant boycotté l'initiation, préférèrent aller dans le bois sacré de Djinnafienni malgré son mauvais renommé, plutôt qu'aller subir les tortures mortelles au cours des rites initiatiques par les adultes et les anciens :

« Ils risquaient tous d'y trouver la mort, mais Yiriba lui-même était convaincu que dans leur situation, même les antres de fauves les plus redoutables seraient plus hospitaliers que la demeure des hommes. Et puis, ne voulait-il pas mieux être foudroyé par les éclairs mortels des djinns plutôt que par les mixtures ignobles des hommes, ses semblables ? » ⁽²⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 86

⁽²⁾ Ibidem, p. 87

Une croyance traditionnelle peut propager une affirmation mensongère. En effet, la curieuse jarre qui ne tarissait jamais même si l'on s'y désaltérait par millier, et qui était toujours ravitaillé par djinns, venait d'être démasquée par Yiriba le révolté, du fait qu'il était convaincu de l'approvisionnement de cette jarre par le vieux Domatié, du fait qu'il le voyait à tout moment avec une outre d'eau en direction de la forêt :

« De plus, Yiriba était convaincu que ce n'était ni plus ni moins que le vieux Domatié qui approvisionnait la curieuse jarre, puisqu'on lui voyait à tout moment une outre remplis d'eau allant en direction de la forêt. » ⁽¹⁾

III. 2. 3. La révolte soutenue par quelques membres du conseil des anciens.

Lorsque Yiriba et son équipe des révoltés passèrent toute une nuit et une journée dans la brousse pour boycotter l'initiation, ils étaient menacés de faim. Le vieux Domatié leur apporta de quoi manger comme signe de soutien de cette révolte :

« Voilà de quoi manger pour quelques heures leur dit-il. La joie s'était emparée d'eux, car ils ne pouvaient plus vivre à la minute présente que du geste du vieux Domatié. » ⁽²⁾

Soutenir moralement les malades a une importance capitale. Ayant souvent éprouvé de désespoir, ils ont besoin de quelqu'un pour les aider. Yaya, mordu par un serpent dans la brousse fut tranquilisé par Domatié qu'il ne va pas mourir :

« Dis-moi Domatié, est-ce que je guérirai ? En rechaperai-je ? Ne mourrai-je pas ? – Bien sûr, mon enfant, se vit-il répondre d'une voix qui se voulait tendre. Je suis là maintenant, et il n'y a pas de raison que tu ne guérisses pas ! Maintenant, sois calme et tranquille. » ⁽³⁾

⁽¹⁾ COULOUBAL (Pascal Baba F.), op. cit. p. 99

⁽²⁾ Ibidem, p. 95

⁽³⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 99

Soigner les malades du groupes des rebelles contre l'institution dans laquelle l'on est, prouve que l'on soutient la révolte. En effet, le vieux Domatié soigna Gnonmon qui s'était cogné contre une bûche, en repensant et enduisant la plaie de ses poudres précieuses :

« Le médecin de bois se tourna alors vers Gnonmon. Le pus ici avait proprement rejeté le dérisoire pansement douteux de Yiriba et le vieux Domatié n'hésita pas, pour dégager la plaie, à couper toute la peau qui était susceptible de la protéger et qui exhalait déjà une mauvaise odeur. Faisant proprement fi des hurlements du malade, il repensa vigoureusement la plaie en balayant tout pus. Il lui fit également avaler la mixture qu'il avait donné à Yaya, après lui avoir enduit le pied de ses poudres précieuses. »⁽¹⁾

Une opposition qui naît au sein d'une même institution fait souvent une grande souffrance chez le responsable de ladite institution. En effet, certains membres du conseil étant en opposition avec le vieux Batié, qui voulait entretenir la cruauté au sein des rites initiatiques, il s'enragea pour avoir été contrarié à l'annonce du verdict suprême aux révoltés contre l'initiation :

« Batié suait en fulminant rageusement. Depuis qu'il imposait des décisions à la tête de son conseil de fétiche, d'où venait qu'aujourd'hui, il y eût tant d'opposition au sein de l'assemblée des anciens à l'annonce du verdict suprême. »⁽²⁾

L'impunité est l'un des chaos qui peuvent mettre toute une société en danger. Ce désordre social menace surtout les innocents, les faibles, qui, à ce moment, sont laissés aux abois sans secours ni refuge. En effet, l'initiation au fétiche du Konmon était entachée de criminalité, d'impunité, de corruption et d'injustice. Alors que tremblant d'indignation, le vieux N'djidoi intervenait en faveur des innocents, victimes de malfaiteurs qui opéraient au nom de l'initiation au fétiche du Konmon :

« Si vous avez surpris des malfaiteurs et qu'ils siègent présentement à cette assemblée, sous vos yeux sans craindre la moindre correction, comment protester lorsqu'on vous accuse d'être corrompus ? Et se levant en criant soudain : Les innocents ! Voilà à qui s'en prend maintenant le Konmon de Fougakéné ! Mais ça ne se passera pas ainsi. »⁽³⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 100

⁽²⁾ Ibidem, p. 114

⁽³⁾ Idem.

L'adage français « Si la jeune savait, si la vieillesse pouvait » révèle que la vieillesse incarne l'expérience de la vie suite à l'âge avancé. Par ailleurs, lorsque les anciens qui détiennent le pouvoir social commencent à user de la brutalité et des principes dits inébranlables au lieu de conscience plein de sagesse, la société dont ils sont responsables risque d'être mal dirigée. Comme Yiriba et sa bande des jeunes révoltés, le vieux Domatié se révolta contre le système en place :

« Mes amis, dit posément Domatié. Fêtes attention à ne décider que ce qui vous est sincèrement dicté par votre conscience et non par ce qui tient de la brutalité ou des principes dits inébranlables. N'oubliez pas que vous avez déjà sur la conscience autant de meurtres injustifiés que de repentis personnels. Si vous êtes les anciens de cette société, faites-le paraître à travers votre bon sens et vos qualités d'hommes sages. »⁽¹⁾

Une classe dirigeante peut se désolidariser au sein d'elle-même, suite à une discordance sur certains points concernant l'organisation sociale. En effet, N'Djidoi, le parrain du fétiche des incirconcis est navré par les tueries qui se commettent lors des initiations sur les enfants à initier. Il interpelle la conscience de tout en chacun avant que la goutte ne déborde la vase que si non, ce sera à la charge des responsables de l'initiation de réparer les dommages causés par la perpétuation des contraintes de la tradition :

« Chacun sait ici ce qui est un fétiche et qu'il réclame de discrétion. Je suis moi N'Djidoi, le parrain du fétiche des incirconcis. Je peux aussi inciter ces enfants à tuer, mais de plus grand motif m'interdisait de le faire ; ma raison, ma conscience, et si vous en manquez, ce sera à vos dépens ! »⁽²⁾

Le chef du village doit être sage, afin de pouvoir bien diriger sa contrée. En effet, lorsqu'un conflit apparaît dans son village, l'autorité doit être à la disposition de ses sujets pour régler l'affaire avec sagesse. Ainsi, le chef du village de Fougakéné, dénonça les pratiques mortelles entretenues par les chefs des institutions initiatiques. Ensuite, il défendit Yiriba et ses adeptes révoltés contre les institutions initiatiques, pour qu'ils ne soient pas mis à mort afin d'éviter des poursuites de règlements de comptes :

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 115

⁽²⁾ Ibidem, p. 116

« Mes amis, me voici depuis plus d'une dizaine d'années à la tête de ce gros village. J'avertis tout le monde ici que toute la vie de Fougakéné est menacée. Les enfants pleurent leurs compagnons de jeux et les mères larmoient à l'idée de sacrifier quatorze fils les plus solides de Fougakéné parce que les enfants ont péché contre les institutions, qu'ils doivent mourir tout court. En sacrifiant seize habitants de Fougakéné, que croyez-vous obtenir ? Au lieu d'avoir des enfants à votre trousse, ce sont des pères et des mères qui vous poursuivront de leur désir de vengeance. »⁽¹⁾

Quoique Domatié était membre du conseil des anciens, il soutenait publiquement les révoltés contre l'initiation. Yiriba et sa bande ayant passé un long moment dans le bois sacré pour boycotter et épier les cérémonies initiatiques, le vieux Domatié décida de rentrer au village avec eux, malgré la protestation des féticheurs contre ces révoltés. Le narrateur du roman de COULOUBALY le confirme :

« Effectivement, le vieux Domatié, suivi de Yiriba à la tête de ses camarades entourant Gnonmon agonisant, couché sur un lit de lianes tenu à tour de rôle par quatre bras vigoureux, avançait la tête haute et la démarche altère. Au fur et à mesure qu'il approchait de la foule qui semblait aller à leur rencontre, il doublait le pas à la suite du vieillard. »⁽²⁾

⁽¹⁾ COULOUBALY (Pascal Baba F.), op. cit. p. 116

⁽²⁾ Ibidem, pp. 124 – 125

Conclusion partielle

La révolte envisagée à travers quelques personnages du roman **Les angoisses d'un monde** de Pascal Baba F. COULOUBALY est une dénonciation active d'un système social angoissant, par les personnages de Yiriba et ses adeptes. En effet, par la sensibilisation de Yiriba contre l'initiation au fétiche, dans tous les quartiers de Fougakéné, qui est suivi de boycott, la mort de Yaya et l'agonie de Gnonmon ont fait que la révolte de ces jeunes contre l'initiation soit soutenue par le chef du village de Fougakéné ainsi que par certains membres du conseil des anciens de ce bourg.

En un mot, à travers ce chapitre, les personnages du roman de Pascal Baba F. COULOUBALY prouvent qu'une révolte nécessaire contre certaines pratiques cruelles qui s'opèrent lors des cérémonies initiatiques, comme la torture et le meurtre.

Conclusion générale

L'analyse de la stigmatisation de la tradition à travers **Les angoisses d'un monde** de Pascal Baba F. COULOUBALY, nous a permis de connaître l'essentiel de la pensée de l'auteur, dont l'une des pièces maîtresses est sans conteste, l'importance accordée au conditionnement social et culturel dans l'évolution d'un individu. L'organisation sociale et culturelle du village de Fougakéné est largement responsable de cette angoisse et de cette révolte. Ainsi, il est vraisemblable que Yiriba n'aurait pas été ce rebelle qui parcourt **Les angoisses d'un monde** d'un bout à l'autre, s'il était né dans un village différent.

L'absence d'un père, la présence d'une mère, qui, au demeurant, parce que femme, ne bénéficiait d'aucun pouvoir ni d'aucune autorité dans un village comme Fougakéné ont fait que Yiriba soit marginalisé par les anciens en l'isolant lors des cérémonies publiques comme un pestiféré. Toutes ces conditions ajoutées à la torture et à la cruauté des initiations aux fétiches subies, ont transformé un enfant au cœur sensible et bon en un inadapté social. Or, dans beaucoup de sociétés du monde humain, le village constitue une préfiguration de la société.

Dans **Les angoisses d'un monde**, plus que partout ailleurs, « L'homme est naturellement bon, c'est la société qui le corrompt ». Appliqués à l'œuvre de Pascal Baba F. COULOUBALY, et plus particulièrement au personnage de Yiriba, les propos de Jean – Jacques ROUSSEAU y acquièrent une pertinence inouïe.

L'expression de la révolte contre un système social angoissant chez Yiriba et ses adeptes s'est confirmée dans la mesure de ses possibilités. L'humanisme et l'action commune lui ont offert la possibilité de donner toute sa mesure au service des faibles et aux innocents, allant jusqu'au sacrifice.

L'analyse du thème de « La stigmatisation de la tradition » dans **Les angoisses d'un monde** nous a permis d'interpréter modestement la pensée de Pascal Baba F. COULOUBALY.

Pour lui, l'épanouissement individuel a pour obstacle, pour pierre d'achoppement, la société des hommes et son caractère contraignant. Cette étude nous a permis également de découvrir le principe qui guide la création romanesque chez Pascal Baba F. COULOUBALY à savoir l'analyse des conditions de développement de l'individu, entre les ressources et les obstacles qu'il découvre au sein de la vie sociale.

Estimant avoir atteint l'objectif que nous nous sommes fixé, il nous reste maintenant à déterminer ce que représente Yiriba pour l'auteur du roman **Les angoisses d'un monde** et à cerner le rapport que l'on peut établir entre ce dernier et son personnage.

Mettre une part de soi même dans ses œuvres littéraires est un procédé si employé dans sa création romanesque, qu'il est presque devenu en soi une recette. A travers le personnage de Yiriba, le romancier Pascal Baba F. COULOUBALY voudrait bien décrier l'attitude de certains conservateurs de la tradition qui ne veulent pas abandonner certaines pratiques et croyances nuisibles à l'homme, et surtout, du fait qu'ils n'échangent pas facilement avec le monde extérieur. Ainsi Dominique ZAHAN le prouve quand il dit :

« Ce peuple, en effet n'a jamais consenti à découvrir sa pensée autrement qu'avec d'infinies réserves (...) » ⁽¹⁾

L'auteur du roman *Les angoisses d'un monde* a fait transiter par le canal des personnages une attitude de sa stigmatisation de la tradition par la situation sociale angoissante qui prévalait dans sa tribu Bambara.

Bref, le romancier, Pascal Baba F. COULOUBALY a choisi son œuvre pour mettre en garde l'humanité contre la superstition, la torture et le meurtre liés à l'initiation traditionnelle, en rappelant dans sa somme romanesque les circonstances dans lesquelles ces choses sont plus fréquents.

⁽¹⁾ ZAHAN (Dominique), *Sociétés d'initiation Bambara*, Paris, Mouton, 1960, p. 11

BIBLIOGRAPHIE

I. L'ŒUVRE PRINCIPALE.

1. COULOUBALY (Pascal Baba F.), **Les angoisses d'un monde**
Dakar-Abidjan-Lomé, Les Nouvelles Editions
africaines, 1980

II. LES ŒUVRES GENERALES ET ROMANS

2. ANANOU (David), **Le fils du Fétiche**, Paris, Nouvelles Editions Latines 1971
3. BA (Amadou Hampaté), **Kaïdara**, Paris, Editions Julliard, 1976
4. BADIAN (Seydou), **Sous L'orage**, Paris, Les Presses Universelles, 1957
5. BAZIN (H), **Dictionnaire bambara-français**, Paris, Imprimerie Nationale, 1906
6. BECKET (Samuel), **En attendant Godot**, Paris, Edition du Seuil, 1979
7. BETI (Mongo), **Perpétue ou l'habitude du malheur**, Paris, Edition Buchet,
Chastel, 1968
8. BOUGUERRA (Mohamed), **Les poisons du Tiers-Monde**, Paris, Editions
La Découverte, 1985
9. CAMUS (Albert), **L'homme révolté**, Paris, Gallimard, 1951
10. CHEIKH (Anta Diop), **L'unité culturelle de l'Afrique Noire**, Paris, Editions du
Seuil, 1970
11. CORNEVIN (R), **Littérature d'Afrique Noire de langue française**, Paris, PUF, 1976
12. DIABATE (Massa Makan), **Le lieutenant de Kouta**, Paris, Hatier, 1979
13. DIAGNE (Amadou mapaté), **Les trois volontés de Malic**, Paris, Edition Buchet,
Chastel, 1920
14. DIARA (Mande-Alpha), **Sahel ! Sanglante Sécheresse**, Paris, Présence Africaine, 1981

15. GREGOIRE (H), **De la littérature des Nègres ou Recherches sur leurs facultés, leurs qualités et leur littérature suivies de notices sur la vie et les ouvrages des nègres qui se sont distingués dans les sciences, les lettres et les arts**, Paris, Maradan, 1908
16. JOUBERT (Joseph), **Les pensées**, Monaco, Editions du Rocher, 1982
17. KANE (Cheikh Hamidou), **L'aventure ambiguë**, Paris, Editions Julliard, 1961
18. KANE (Mohamadou), **Roman africain et Tradition**, Dakar, Les Nouvelles Editions africaines, 1982
19. KESTELOOT (Lilian), **Anthologie négro-africaine**, Paris, Editions du Seuil, 1976
20. KONATE (Moussa), **Le prix de l'âme**, Paris, Présence Africaine, 1981
21. KZUCKER (P), **Psychologie de la superstition**, Paris, Payot, A952
22. LOPEZ (Henri), **La Nouvelle Romance**, Edition clé, 1976
23. LY (Ibrahima), **Toile d'araignée**, Paris, L'Harmattan, 1982
24. MONTREYNAUD (Florence), **Dictionnaire de citations**, Paris, Editions Nathan, 1985
25. NGANDOU (Nkashama), **Littérature et écriture en langue africaine**, Paris, L'Harmattan, 1992
26. NGORWANUBUSA (Juvénal), **Boubou Hama et Amadou Hampaté Bâ, La Négritude des Sources**, Paris, Editions Publisud, 1993
27. OUANE (Mamadou Ibrahima), **Macina**, Paris, Editions Regain, 1952
28. OUOLOGUEM (Yambo), **Le Devoir de violence**, Paris, Editions du Seuil, 1968
29. PROUST (Marcel), **Le Temps retrouvé**, Paris, Gallimard, 1927
30. SEMBENE (Ousmane), **L'harmattan**, Paris, Editions du Seuil, 1968
31. TRAORE (Ismaïla Samba), **Les ruches de la capitale**, Paris, L'Harmattan, 1982
32. ZAHAN (Dominique), **Les Bambara du Ségou et du Karta**, Paris, Larousse, 1924
33. ZAHAN (Dominique), **Sociétés d'initiation bambara**, Paris, Mouton, 1960

III. DICTIONNAIRES ET ENCYCLOPEDIES

34. **Encyclopaedia Universalis**, Paris, Editions Larousse, 1974
35. **Encyclopédie de la divination**, Paris, Larousse, 1976
36. KOM (Amboise), **Dictionnaire des œuvres littéraires négro-africaines de la langue française**, Québec, Canada, Edition Noaman, 1983
37. **Petit Robert**, Paris, Montrouge, 1995

IV. THESES ET MEMOIRES

38. MANIRAKIZA (J-Claude), **Le thème de la révolte dans les Thibault de Roger Martin du Gard envisagé à travers le personnage de Jacques Thibault**, Mémoire UB. 1988
39. NTARAKA (Sophie), **Initiation de l'adolescent africain à la vie traditionnelle à travers quelques romans négro-africains d'expression française**. Mémoire UB. 1980
40. RUKINGAMA (Luc), **Sociétés colonisées, critique et écriture romanesque en Afrique Noire francophone**, Thèse de doctorat unique, Paris, Sorbonne Nouvelle, 1987

V. ARTICLES ET REVUES

41. Notre librairie – littérature malienne, Juillet – Octobre, 1984, **Revue du livre Afrique – Antilles – Océan Indien**, Paris, CLEF, Nicolas Martin – GRANDEL
42. Revue illustré, 15 Février, 1980 cité par MEROZ (L)
GUENON (René), **En la sage initiatique**, Paris, Edition du Seuil, 1962.